

LE PAYS DE FRANCE



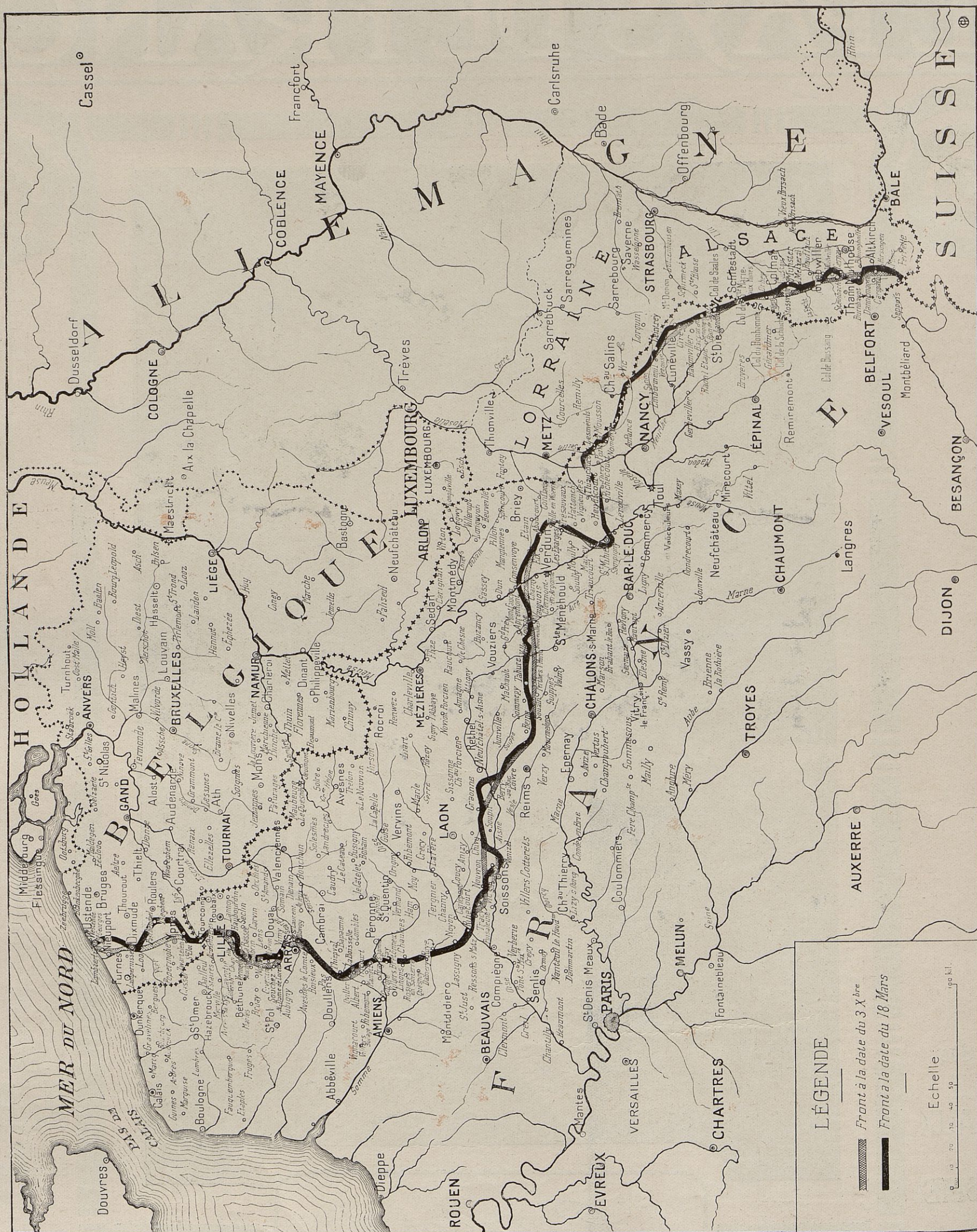
HUNT
1914

Georges V
ROI D'ANGLETERRE

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poisson
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 11 AU 18 MARS

Le kaiser a-t-il toujours la même opinion sur la « méprisable petite armée anglaise » ? Dans tous les cas, celle-ci a consolidé, malgré toutes les contre-attaques, le beau succès qu'elle a remporté à Neuve-Chapelle sur l'armée allemande. Après avoir enlevé le village de Neuve-Chapelle, nos alliés, poursuivant leur effort, se sont emparés, le 11 mars, de la partie des lignes allemandes sise entre le hameau de Piètre et le moulin à vent du même nom. Le lendemain, ils franchissaient le ruisseau des Laies, enlevaient plusieurs tranchées ennemies et atteignaient la route, dénommée rue d'Enfer, qui se dirige du ruisseau des Laies à Aubers ; au sud-ouest de Piètre, ils chassaient les Allemands de leurs tranchées. Le 13 mars, l'ennemi jetait de nombreux renforts contre les positions de l'armée britannique, mais toutes ses attaques se brisèrent contre les défenses que nos alliés avaient organisées. Le 14, la lutte cessa autour de Neuve-Chapelle, les Allemands ayant porté leurs efforts sur un autre point.

Cette région des Flandres est coupée de chemins communaux, bordés de maisons basses en briques, et auxquels on donne le nom de rues.

Toutes ces maisons avaient été mises en état de défense par les Allemands ; dans une seule d'entre elles, les Anglais ne trouvèrent pas moins de dix mitrailleuses.

La marche de nos alliés les a amenés au pied d'Aubers qui se trouve sur une ride que forme la plaine jusqu'à Lille ; c'est un petit talus d'une douzaine de mètres de hauteur, dominant le pays d'Alleu, région marécageuse assainie par les fossés qui aboutissent à la Lys par l'étroit chenal appelé rivière des Laies.

Dans cette affaire, les Allemands, d'après le rapport du maréchal French, ont laissé 18.000 morts sur le terrain.

Leur diversion s'est portée sur Saint-Eloi, qu'ils ont d'abord enlevé aux Anglais, mais que ceux-ci ont repris le lendemain dans une brillante contre-offensive.

Nos alliés belges n'ont pas été moins heureux dans la boucle de l'Yser ; ils ont continué à progresser et leur artillerie, appuyée par notre artillerie lourde, a détruit le point d'appui organisé par les Allemands au cimetière de Dixmude ; ils ont aussi canonné un convoi ennemi sur la route de Dixmude à Eessen.

Dans la région de Lombaertzyde, notre artillerie a efficacement bombardé les ouvrages ennemis, et une attaque allemande sur le fortin que nous avions enlevé dans la nuit du 11 au 12 mars a été facilement repoussée.

Ainsi, de la mer du Nord à la Lys, la coopération étroite des trois armées alliées a abouti à d'importants succès ; l'état-major allemand s'est transporté de Lille à Tournai ; la délivrance de la capitale des Flandres est proche ; aussi les Allemands ont-ils recommencé à bombarder Ypres ; c'est leur façon de signaler leurs échecs.

En Artois, les Allemands sont toujours installés sur les routes de Béthune et de Lille, et ils ont renforcé leur position par des ouvrages que nous devons faire sauter à la mine ; c'est ce que nous avons réussi près d'Ecurie, à 5 kilomètres au nord d'Arras. Le 14 mars, une attaque brillante de notre infanterie nous a permis d'enlever trois lignes de tranchées sur

l'éperon Notre-Dame-de-Lorette et d'atteindre le rebord du plateau, c'est-à-dire la partie qui commande Liévin, Lens et la grande plaine des houillères. Depuis, les Allemands ont contre-attaqué puis bombardé nos lignes ; nous sommes restés maîtres de cette importante position.

Plus au sud, l'activité a repris dans la région d'Albert. Le 14 mars, l'ennemi faisait sauter une de nos tranchées à Carnoy, et s'installait dans l'entonnoir ; pas pour longtemps, car le lendemain nous l'en chassions, nous l'occupions et nous nous y sommes maintenus depuis, malgré toutes les contre-attaques. Carnoy est situé près de la route d'Albert à Péronne.

Les communiqués officiels sont toujours muets sur le secteur compris entre l'Oise et Reims ; les deux partis sont toujours sur les mêmes positions, se bornant à une lutte d'artillerie ; à signaler un nouveau bombardement de Soissons.

A l'est de Reims, en Champagne pouilleuse, nos progrès sont continus. Le 12 mars, nous avons dépassé le chemin de Perthes à la ferme de Mai-

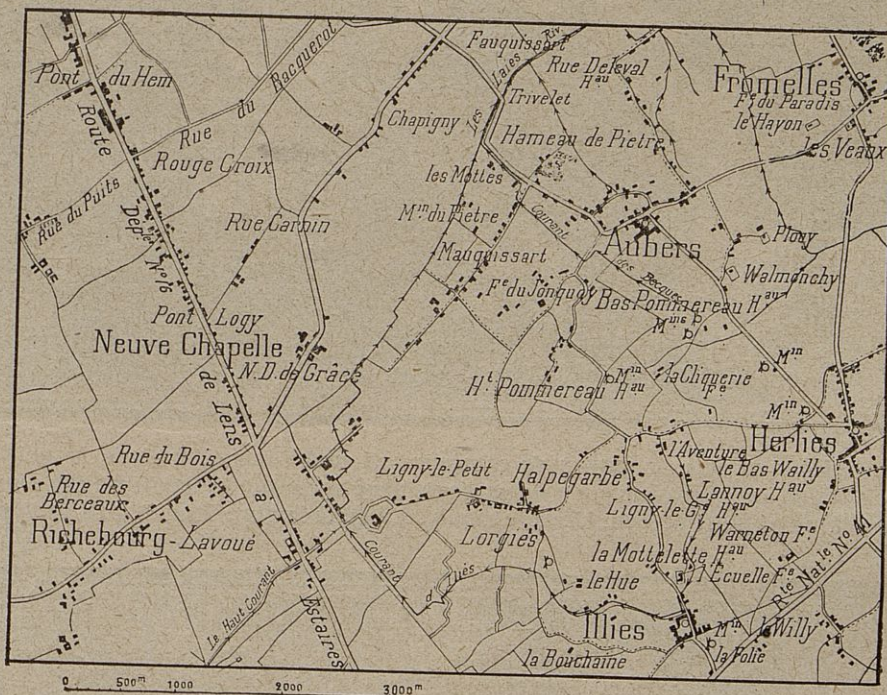
sons-de-Champagne, site qui domine des plis profonds ; en même temps, nous avançons entre Perthes et Tahure.

Les Allemands, comprenant l'importance de nos succès sur la croupe qui s'étend de Perthes à Maisons-de-Champagne, ont contre-attaqué, le 16, avec une extrême violence ; ils ont lancé contre nos positions un régiment de landwehr encadré par la garde ; les Allemands ont été littéralement fauchés par nos mitrailleuses.

Nos progrès incessants, dans la région de Perthes d'un côté, la prise de Vauquois de l'autre, rendent difficile la situation de l'ennemi dans la forêt d'Argonne.

On se bat toujours au bois le Prêtre, nord-ouest de Pont-à-Mousson ; des tranchées ont été prises et reprises ; finalement nous en sommes restés maîtres.

Des informations venant de Suisse ont annoncé que nous occupions la vallée de Munster ; elles n'ont pas été officiellement confirmées. Il est seulement certain que, malgré toutes les attaques allemandes, nous sommes toujours en possession du Reichackerkopf qui domine Munster et les deux vallées de la Fecht.



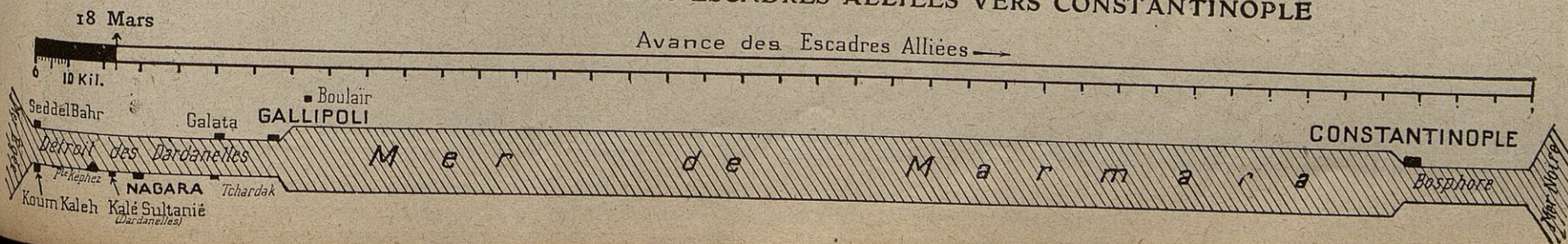
LA RÉGION DE NEUVE-CHAPELLE

LE BOMBARDEMENT DES DARDANELLES

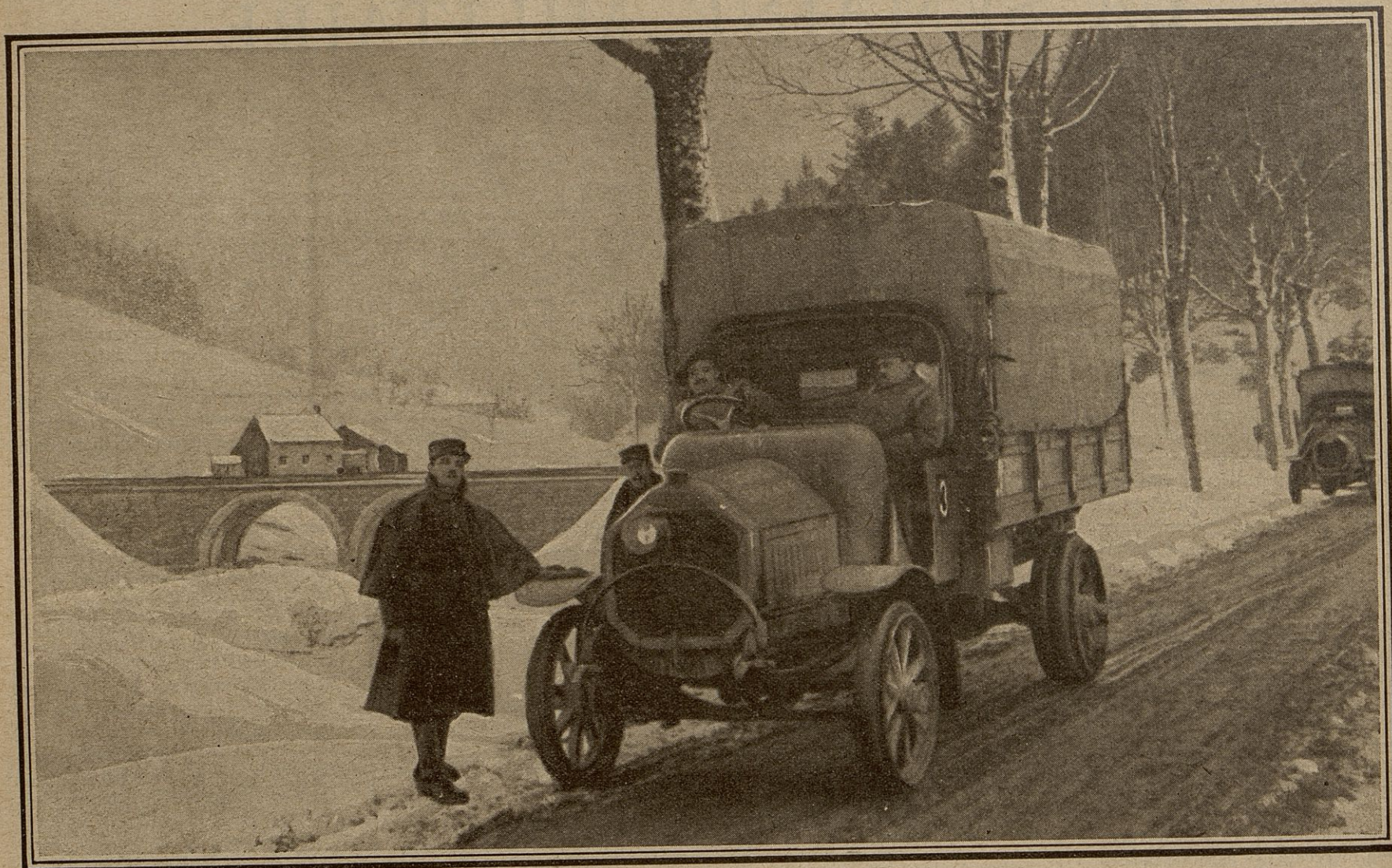
Les escadres alliées en sont à la quatrième phase des opérations contre les défenses du détroit des Dardanelles ; après avoir démoli les forts et les batteries à l'entrée du détroit, elles ont procédé au relèvement et à la destruction des mines sous-marines jusqu'au cap Képez ; puis a eu lieu le bombardement de Tchanak, sur la rive asiatique, par le cuirassé *Queen-Elizabeth*. Maintenant il faut débarrasser des mines la partie du détroit entre le cap Képez et Tchanak. Viendra ensuite l'attaque des forts puissants qui défendent la passe étroite de cette ville à Nagara.

Quand ces positions auront été réduites, la flotte pourra s'avancer jusqu'à la mer de Marmara. A ce moment, ses opérations se combineront sans doute avec celles du corps expéditionnaire que les alliés viennent d'envoyer en Orient.

TABLEAU DE LA MARCHÉ DES ESCADRES ALLIÉES VERS CONSTANTINOPLE



LA REPRISE DE L'ALSACE

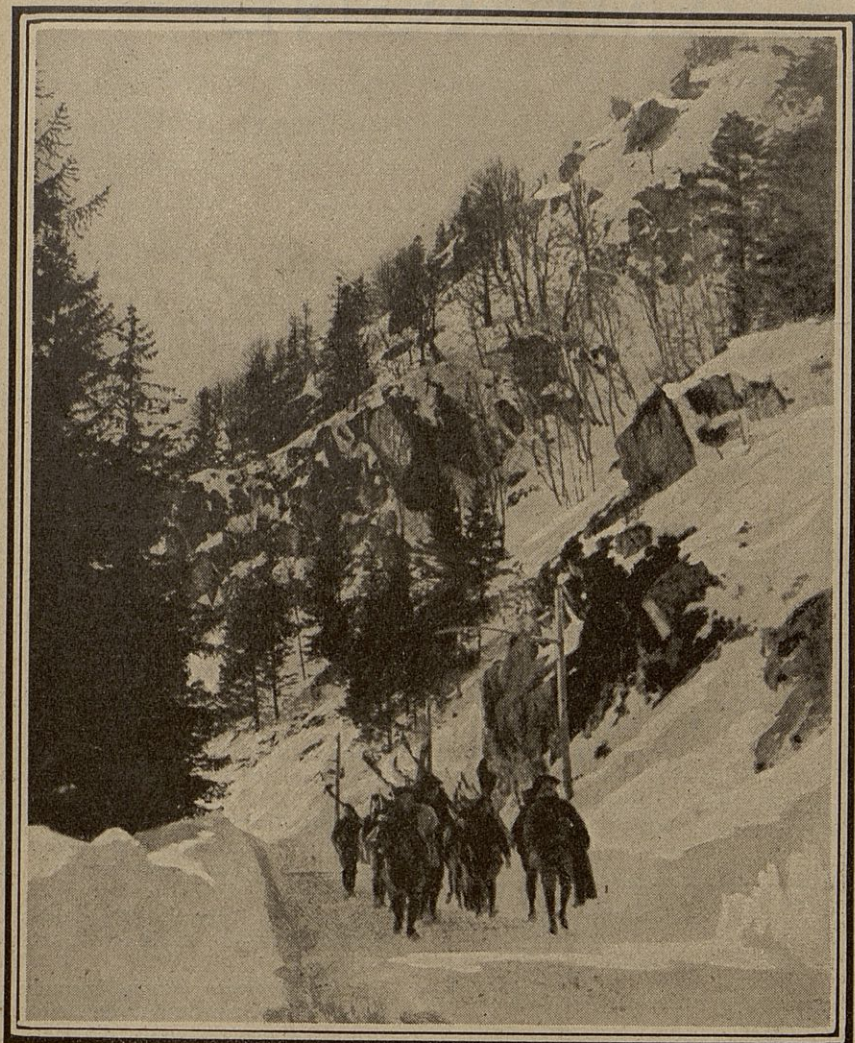


Le ravitaillement de nos troupes d'Alsace se fait au moyen de camions automobiles qui, malgré la neige et le verglas, franchissent les cols qui traversent les Vosges. Voici un convoi arrivé au passage élevé situé sur la frontière ; la rivière qui, au printemps, forme torrent, n'est qu'un bloc de glace ; la neige s'est accumulée de chaque côté de la route ; les camions arriveront cependant à destination.

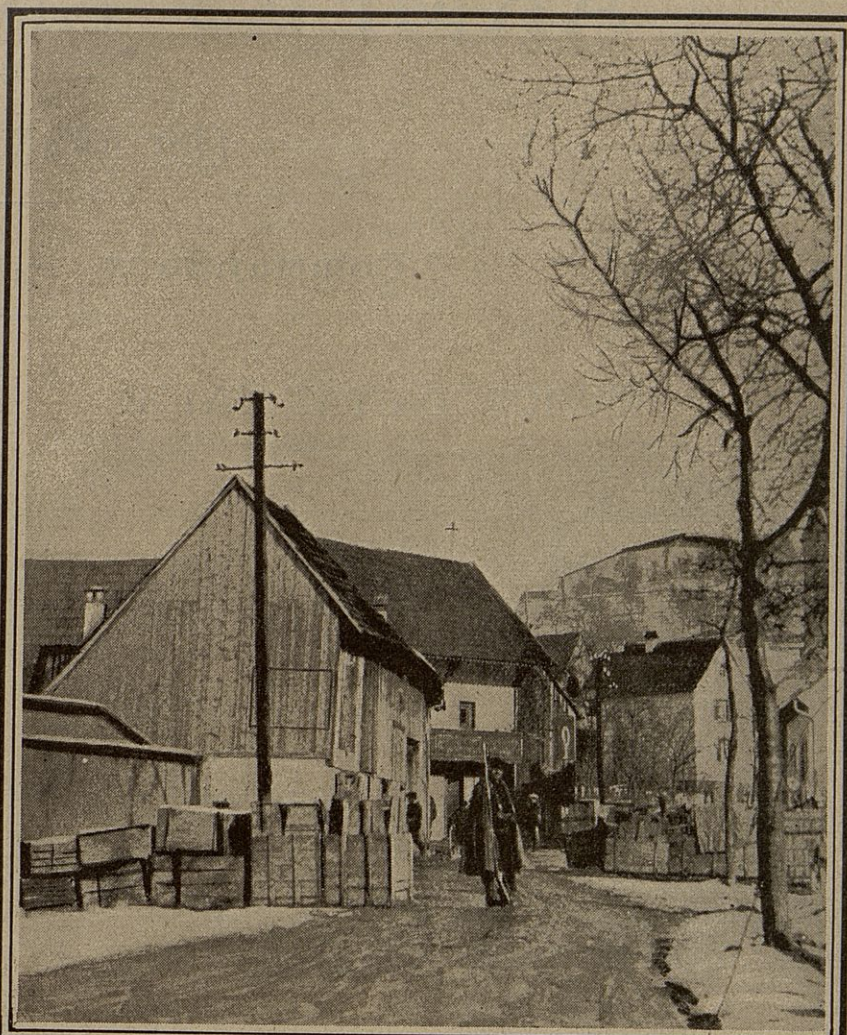


A la petite gare d'Alsace, où les camions automobiles doivent s'arrêter, les alpins ont envoyé leurs mulets ; le chargement s'opère dans le plus grand ordre ; vivres et munitions passent du camion sur les bâts des solides bêtes ; maintenant les routes ne sont plus praticables aux voitures automobiles ; il faudra grimper le long de pentes rapides pour arriver aux sommets qu'occupent nos Diabes-Bleus.

LA REPRISE DE L'ALSACE



Sur les pentes de l'Altenberg, couvertes de neige, nos chasseurs alpins envoient des patrouilles de skieurs qui ne laissent aucun répit aux Allemands.



Ce joli village alsacien a été enlevé par les Diables-Bleus après un dur combat ; le village est bien à nous ; c'est une partie de notre chère Alsace qui nous revient.



A la Schlucht, l'horrible poteau-frontière allemand a disparu ; il a été remplacé par un poteau-indicateur où s'inscrit de nouveau le mot « France » ; la flèche montre la direction de Colmar.



La lutte a été vive pour la possession de ce village d'Alsace ; nos alpins l'avaient pris ; ils ont dû céder devant le nombre et les Allemands s'y sont réinstallés, mais pas pour longtemps.

ARMÉES EN CAMPAGNE

LES GRANDS SERVICES

Commandant B. de L., Breveté d'état-major.

LE SERVICE D'ÉTAT-MAJOR

Le commandement, dans les armées en campagne, organise et dirige les opérations.

L'organe du commandement est le service d'état-major. C'est par ce service que sont préparés, dès le temps de paix, tous les travaux en vue d'une mobilisation, d'une concentration, d'un plan de campagne; en temps de guerre, ce service transmet les ordres du commandement et en surveille l'exécution.

On voit, par ce simple aperçu, le rôle prépondérant du service d'état-major.

Pour assurer ce service capital aux armées en campagne, on a recours à un personnel d'élite.

LES OFFICIERS DU SERVICE D'ÉTAT-MAJOR

Les officiers du service d'état-major doivent être « brevetés », c'est-à-dire en possession d'un brevet d'état-major qui s'acquiert, soit par des examens des plus sérieux, passés chaque année à Paris, soit par un séjour de deux années à l'Ecole supérieure de guerre, où se professent les hautes études militaires.

On entoure de tous les soins possibles le choix de ces officiers, pris spécialement dans tous les corps de troupe, suivant généralement une proportion rationnelle des armes; ces officiers ne peuvent entrer à l'Ecole supérieure de guerre que par voie de concours. Les examens d'entrée, et surtout de sortie, sont extrêmement sérieux.

On comprendra facilement toutes les précautions qu'on doit prendre pour créer ce personnel, appelé d'abord à comprendre, traduire et faire exécuter les ordres du commandement, et, plus tard, à fournir lui-même les éléments dans lesquels on choisira les chefs futurs. C'est la pépinière des généraux français.

L'officier, à l'école supérieure de guerre, doit d'abord se départiculariser de son arme; tout en gardant les qualités propres à son métier, à son rôle d'officier d'infanterie, d'artillerie, de cavalerie, etc., il doit, en fondant l'esprit même de son arme avec celui des armes voisines, devenir l'officier à idées larges, à conceptions rapides, à calcul méthodique qu'on est en droit d'attendre de celui qui va être appelé à devenir l'organe du commandement.

Jadis, il n'y a pas encore très longtemps, l'étendue des champs de bataille permettait au chef de parcourir le terrain restreint de l'action, de voir, de se faire une idée sur la situation; il dictait ses ordres et assistait même à leur exécution; à la rigueur, il pouvait, sur place, les modifier au cours de l'exécution. Actuellement ce n'est plus possible. La bataille moderne s'étend sur une surface de territoire telle que le chef qui voudrait parcourir le terrain de l'action perdrait inutilement son temps. Le haut commandement donne des directives. A chaque échelon, avec l'initiative propre des commandants de ces échelons, on participe à l'action générale en se conformant à l'idée du chef et en suivant exactement la conception de la bataille qu'il a décidé de livrer.

C'est à cette condition, à cette condition seule, qu'on peut obtenir la victoire.

Par suite du développement des opérations d'aujourd'hui, et surtout pour éviter un déplacement préjudiciable s'il était trop fréquent, les états-majors sont généralement placés assez loin du terrain de l'action.

Le généralissime tient, à son quartier général, tous les fils qui doivent le réunir aux unités qu'il dirige. Là aboutissent tous les renseignements, tous les comptes rendus, toutes les nouvelles de toutes sortes; de là partent tous les ordres, toutes les indications pour les opérations.

Déjà, lors de la guerre russo-japonaise, on a vu le généralissime japonais, maréchal Oyama, établir son quartier général à 30, 40, 50 kilomètres du front de la ligne de ses armées.

Aujourd'hui tout marche avec plus d'envergure. Le quartier général des armées allemandes, au début, est resté à Aix-la-Chapelle. En janvier 1915, il

était à Mézières, embrassant la zone d'action d'Anvers aux Vosges (700 kilomètres).

De ce qui précède, on voit le réseau des commandements qui sillonne les territoires; le schéma ci-dessous en donne une idée approximative.

Les officiers d'état-major peuvent être chargés de toutes les missions, notamment la préparation et répartition des cantonnements, bivouacs; la surveillance des hôpitaux et leur emplacement; la surveillance des distributions de vivres et de ravitaillement;

Les reconnaissances du terrain, de l'ennemi (mission particulière);

La liaison des colonnes, l'acheminement de ces colonnes sur les emplacements indiqués dans les ordres;

La transmission des ordres écrits et verbaux.

A grade égal, ils ont le commandement sur tous les autres officiers de la colonne ou de la mission.

On voit les multiples fonctions auxquelles peut être employé l'officier d'état-major et comme il est nécessaire que cet officier réponde, par sa valeur, au rôle qu'il doit jouer.

L'officier d'état-major porte, comme insigne distinctif de sa fonction, les aiguillettes en temps de paix. En temps de guerre, un brassard aux couleurs de son état-major.

Pour faciliter le service dans les états-majors, le travail est réparti par bureau.

Au premier bureau incombe le soin de l'organisation, des effectifs, des situations de prises d'armes, des pertes, d'évacuation, etc.

Il s'occupe, en plus, de la question munitions, vivres, consommation et renouvellement des approvisionnements.

Au deuxième bureau incombe le soin des renseignements, affaires politiques, service topographique.

C'est lui qui recueille toutes les nouvelles, les rapports de reconnaissances, etc.; il doit être à même de renseigner le commandement sur toutes les questions qui vont lui permettre de donner les ordres en toute connaissance de cause.

Au troisième bureau revient la tâche, la lourde tâche de donner les ordres relatifs aux opérations et aux mouvements de troupes.

C'est le bureau de la rédaction des ordres et instructions.

Il est évident que la répartition des affaires d'état-major à trois bureaux ne vise que les grosses unités: armée, corps d'armée, détachement d'armée.

Les unités plus faibles, division et brigade, ont une composition trop inférieure pour nécessiter un personnel nombreux réparti en trois bureaux.

A la tête de chaque bureau se trouve un chef de bureau, officier supérieur, responsable de ce service.

Les trois bureaux sont placés sous l'autorité d'un chef d'état-major, colonel ou général, et d'un sous-chef.

De ce qui précède, on peut se rendre compte du fonctionnement de la marche des affaires dans un état-major.

La composition des états-majors varie naturellement avec les unités auxquelles ils sont affectés.

A titre de simple renseignement, voici, d'une façon sommaire, la composition des principaux états-majors:

COMPOSITION DES ÉTATS-MAJORS EN CAMPAGNE

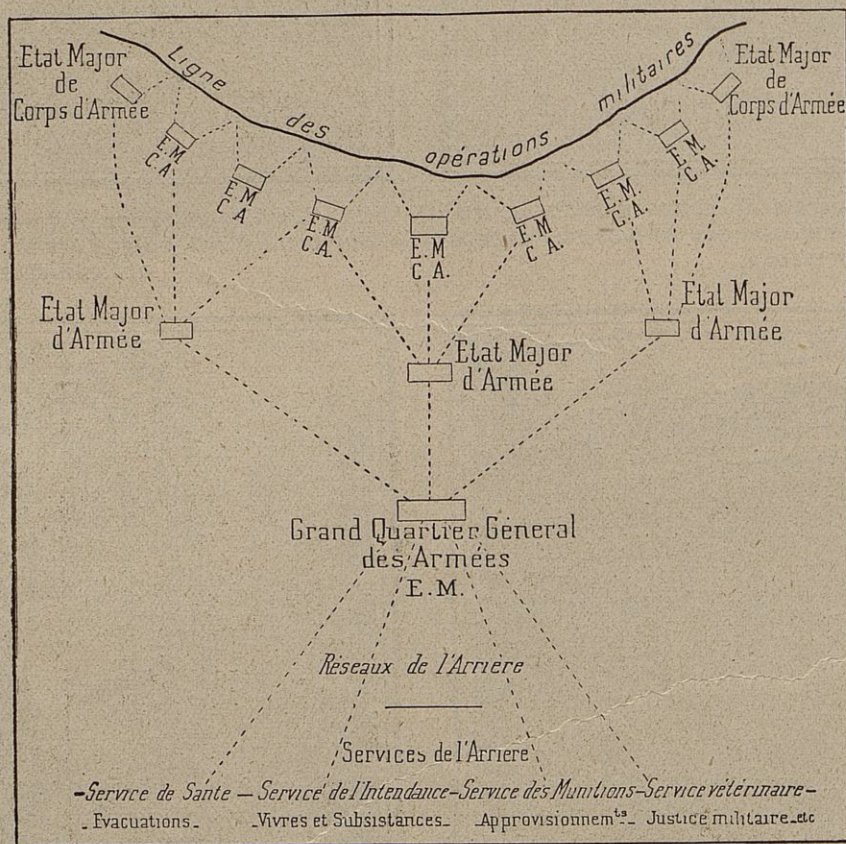
BRIGADE : général de brigade commandant, 3 officiers d'état-major.

DIVISION D'INFANTERIE : général de division commandant, 1 chef d'état-major officier supérieur, 4 officiers d'état-major.

CORPS D'ARMÉE : général commandant le corps d'armée, 1 chef, 1 sous-chef, 11 officiers d'état-major.

GROUPE DE DIVISION DE RÉSERVE : général commandant le groupe, général de division; 1 chef, 1 sous-chef, 13 officiers d'état-major.

ARMÉE : général commandant l'armée, général de division; 1 chef, général de brigade, 1 sous-chef, 23 officiers d'état-major.



SCHEMA DU RESEAU DU COMMANDEMENT ET DES ETATS-MAJORS

ARMÉE FRANÇAISE, *grand quartier général des armées* : généralissime commandant ; 1 chef d'état-major, major général, général de division ; 3 sous-chefs, généraux de division ou de brigade ; nombre indéterminé d'officiers d'état-major (environ 57).

DIVISION DE CAVALERIE : général commandant la division, général de division ; 1 chef, officier supérieur ; 8 officiers d'état-major.

DÉTACHEMENTS : Si l'on forme des détachements indépendants, on affecte à l'officier général commandant le détachement un état-major proportionnel à l'effectif de la troupe qu'il commande.

Les renseignements sommaires ci-dessus concernant les états-majors d'unités n'envisagent que l'état-major proprement dit.

Au quartier général proprement dit de chaque unité sont également affectés des officiers d'armes différentes et de services particuliers ; c'est ainsi que le quartier général d'un corps d'armée comprend, par exemple : 13 officiers de l'état-major, 6 officiers de l'artillerie, 4 officiers du génie, 14 officiers du service de l'intendance, 3 officiers du service de santé, 2 officiers du service vétérinaire, 5 officiers du service du trésor et postes, 1 officier de la prévôté, 1 officier du service de la justice, 1 officier d'escorte ; soit un total d'environ 55 officiers pour le quartier général d'un corps d'armée.

Les emplacements des états-majors sont indiqués par un signe apparent, visible, pour permettre la communication facile.

De jour, par des fanions de couleurs et de formes différentes.

De nuit, par des lanternes.

Tous les états-majors sont réunis aux troupes placées sous leur commandement par un réseau de communications rapides : télégraphe, téléphone, automobile, motocyclette, estafettes.

Il en est de même de la communication avec l'état-major de l'échelon supérieur.

La transmission des ordres et la réception des renseignements sont ainsi assurées d'une façon solide et sûre.

L'ORDRE DU CHEF

On a vu précédemment que le troisième bureau était chargé de la lourde tâche de la rédaction des ordres et instructions. C'est, en effet, la partie la plus délicate.

L'ordre doit être clair, précis ; il doit contenir tout ce qui est nécessaire de dire, mais rien que ce qui est nécessaire ; sans cela il s'alourdit, se transforme en discours inutiles à la guerre ; il ne doit rien omettre ; le subordonné qui le reçoit doit puiser dans l'ordre toutes les indications nécessaires pour sa parfaite exécution.

On voit, par ce simple énoncé, combien est difficile la rédaction d'un ordre.

Suivant l'échelon d'où il émane, l'ordre doit ne comprendre que les indications nécessaires pour que l'échelon inférieur immédiat puisse en assurer l'exécution et rédiger également celui qu'il adressera aux échelons subordonnés.

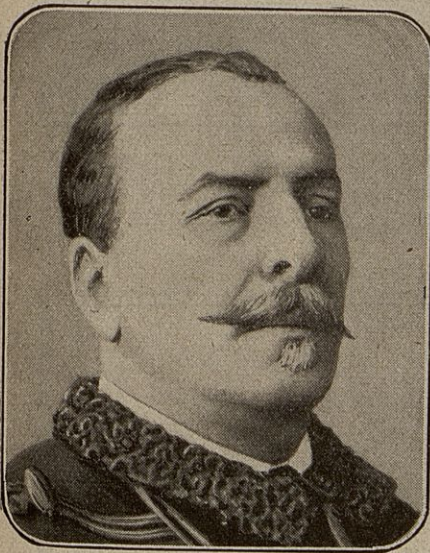
Des directives, des grandes lignes, un ensemble à l'échelon supérieur ;

Des détails d'ensemble à l'échelon suivant ;

Des détails précis, circonstanciés à l'échelon inférieur.

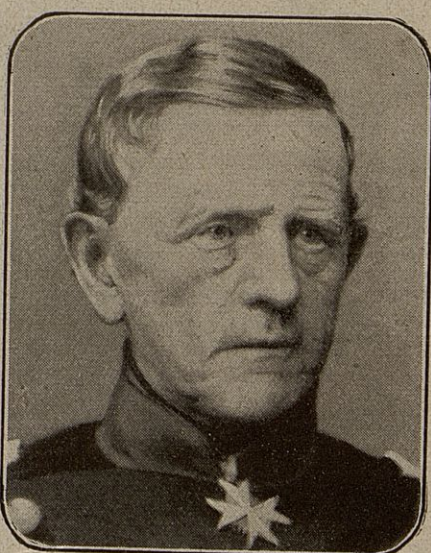
Il faut laisser également l'initiative nécessaire aux différents chefs d'unités.

LES GRANDS CHEFS D'ÉTAT-MAJOR



GÉNÉRAL DE MIRIBEL

le premier chef d'état-major général de l'armée française



MARÉCHAL DE MOLTKE

qui a été le grand éducateur de l'état-major allemand

Pour faciliter la rédaction et surtout la lecture des ordres, on a adopté, dans le service d'état-major, un modèle type qui permet de ne rien oublier dans la rédaction et qui, d'autre part, donne au subordonné qui le reçoit la facilité de rechercher de suite le passage de l'ordre qui l'intéresse spécialement.

Exemple : pour le service de l'intendance, les officiers chargés d'assurer ce service trouveront de suite la partie de l'ordre qui l'indique : les distributions, le ravitaillement, etc.

Les ordres comprennent deux parties :

Dans la première on indique : les renseignements sur l'ennemi, le but de l'ordre, la mission de la cavalerie, les mouvements des colonnes voisines (liaison), l'heure de départ des colonnes, le point initial, etc.

Dans la seconde : les prescriptions à l'alimentation, le mouvement des trains régimentaires, le ravitaillement des munitions, les évacuations, etc.

LA COMPOSITION DE L'ARMÉE

Il nous paraît utile de compléter cette étude sur le rôle de l'état-major par quelques indications sur la composition des unités qui forment l'ensemble de notre armée.

Infanterie.

Une compagnie compte 250 hommes sur le pied de guerre.

Un bataillon a 4 compagnies ; son effectif normal serait de 1.000 hommes ; avec les déchets, on admet 800 hommes sur le front.

Un régiment a 3 bataillons ; effectif moyen 2.800 hommes.

Une brigade a 2 régiments ; effectif moyen 6.000 hommes.

La division a 2 brigades, quelquefois 3.

Le corps d'armée a 2 divisions, quelquefois une de réserve.

LES GRANDS CHEFS D'ÉTAT-MAJOR



GÉNÉRAL DRAGOMIROV

qui a donné une remarquable impulsion à l'académie d'état-major de l'armée russe



MARÉCHAL OYAMA

chef d'état-major général de l'armée japonaise qu'il dirigea pendant la campagne de Mandchourie

Cavalerie.

Un escadron de cavalerie compte 120 sabres sur le pied de guerre.

Un régiment a 4 escadrons, soit une moyenne de 450 hommes à cheval.

Une brigade a 2 régiments, soit une moyenne de 900 hommes à cheval.

La division a 3 brigades, soit une moyenne de 2.700 hommes à cheval.

Artillerie.

La batterie d'artillerie de 75 compte 160 hommes, 2 sections de 2 pièces chacune.

Le groupe de batteries comprend 3 batteries, dont 12 pièces, 500 hommes.

La réunion de groupes forme l'artillerie divisionnaire ou l'artillerie de corps d'armée.

La batterie à cheval est légèrement supérieure à la batterie montée comme hommes et chevaux.

La batterie lourde de 155 compte 215 hommes et 210 chevaux.

La batterie de montagne de 65 millimètres compte 200 hommes environ, 86 mulets.

Une batterie d'artillerie de 75 se fractionne en trois échelons : 1° batterie de tir, 4 pièces, 6 caissons ; 2° échelon de combat, 6 caissons, 1 fourgon, 1 chariot ; 3° train, 3 fourgons, 3 fourragères.

LE CORPS D'ARMÉE

Pour se rendre enfin compte de la valeur d'une unité considérable, par exemple un corps d'armée, voici quelques chiffres :

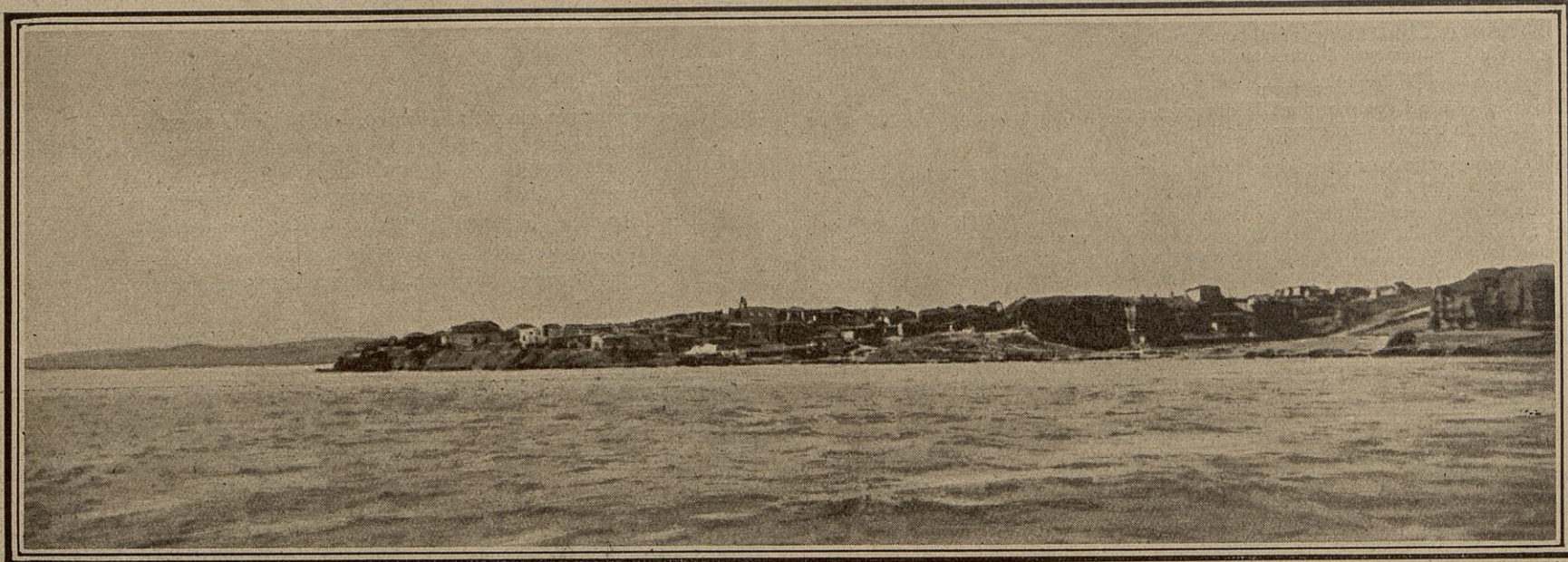
Effectif d'un corps d'armée, chiffres ronds, 35.000 combattants ; à 3 divisions 42.000 combattants.

Longueur d'un corps d'armée marchant en colonne de route et sur une route seule, 30 kilomètres ; en deux colonnes de division sur deux routes, 17 kilomètres.

Front occupé par un corps d'armée sur le terrain de combat : corps d'armée à 2 divisions, front normal, 4 kilomètres.

Nous commencerons, dans notre prochain numéro, la publication de LA CAMPAGNE DE FRANCE 1915, par le Commandant B. de L., suite de l'étude que nous avons publiée sur LA CAMPAGNE DE FRANCE 1914, et qui a été si appréciée de nos lecteurs.

SUR LA ROUTE DE CONSTANTINOPLE



Gallipoli, dont nous donnons ici une vue, est située à l'entrée de la mer de Marmara, sur la côte d'Europe. C'est une ville en bois, mal construite, aux maisons d'aspect misérable ; la marine turque y possède des établissements considérables ; aux environs de la ville se trouvent les tombeaux des anciens rois thraces. Gallipoli est la première ville dont les Turcs se sont emparés sur le territoire d'Europe ; sa conquête précéda d'un siècle la prise de Constantinople.



C'est devant Gallipoli que les Vénitiens défirent la flotte turque en 1416. Le 7 mai 1854, le maréchal Saint-Arnaud y débarquait avec l'armée qui allait faire la guerre de Crimée ; aujourd'hui, les rôles sont renversés ; c'est la Turquie qui est devenue l'ennemie de la France et de l'Angleterre, ses alliées d'alors. On voit ici l'extrémité nord de Gallipoli ; c'est là que se trouve le cimetière français où furent enterrés nos soldats morts pendant la guerre de Crimée.

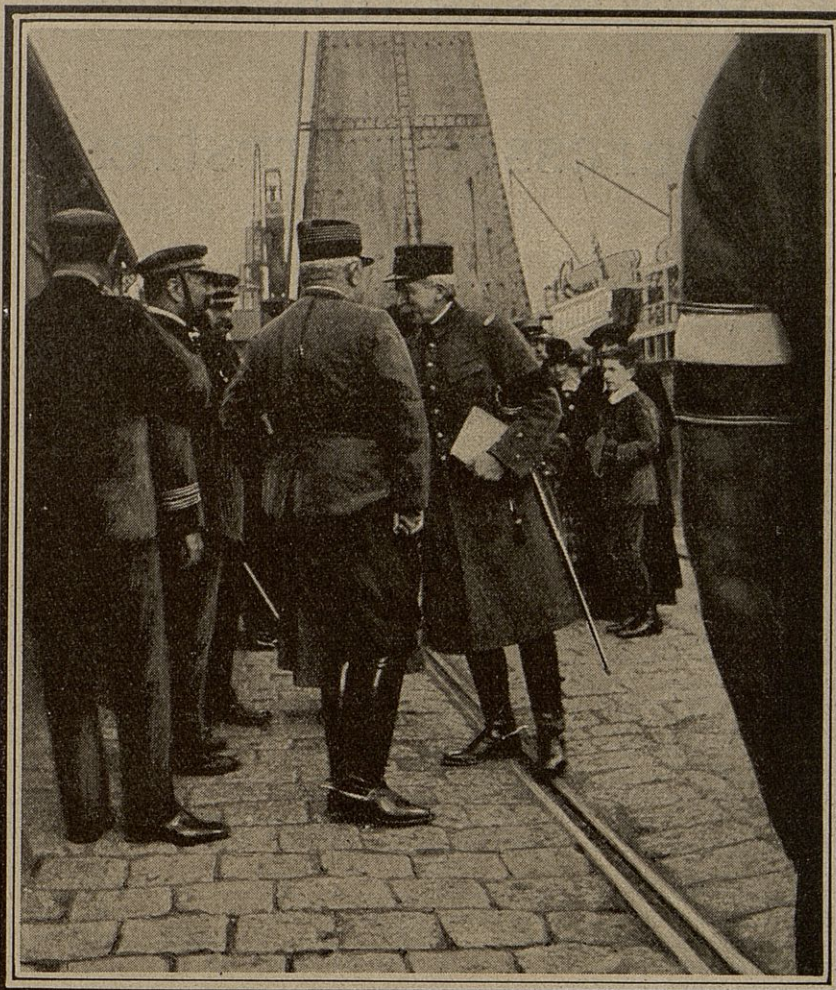


Voici l'île de Ténédos, située dans la mer Egée, à 21 kilomètres de l'entrée du détroit des Dardanelles. Ténédos ! l'île aux souvenirs classiques, immortalisée par Homère et Virgile ; la galère d'Ulysse et les dreadnoughts modernes ! C'est derrière ce promontoire que se cacha la flotte des Grecs, quand elle simula son départ pour tromper les défenseurs de Troie ; Lucullus y remporta une victoire navale sur Mithridate ; Mahomet II l'enleva à la puissante Venise. Aujourd'hui elle produit des vins et des melons renommés.

LE DÉPART DU GÉNÉRAL D'AMADE



Dès l'arrivée du paquebot à Bizerte, l'amiral Nicolle, commandant du port militaire, est allé saluer à bord le général d'Amade, commandant en chef du corps expéditionnaire d'Orient.



Avant de monter à bord du paquebot qui va l'emmener vers l'Orient, le général d'Amade fait ses adieux aux officiers qui l'ont accompagné et au capitaine du port de Marseille.



Nommé au commandement du corps expéditionnaire d'Orient, le général d'Amade s'est embarqué à Marseille sur le paquebot qui emportait une partie des troupes qu'il va diriger. On le voit ici, descendant d'automobile et s'entretenant, sur le quai d'embarquement, avec le général commandant la 15^e région.

Forteresses flottantes

ET

Forteresses terrestres

Le forçement méthodique des Dardanelles par la flotte cuirassée franco-anglaise, venant quelques mois après la belle et courageuse résistance des forts de Liège, de Namur et d'Anvers, remet à l'actualité la lutte du projectile contre la forteresse.

Pour défendre le détroit des Dardanelles, long d'environ 67 kilomètres, et dont la largeur varie de 4 kilomètres à 1.900 mètres, des forts et des batteries ont été aménagés selon les progrès du génie militaire moderne, et armés de canons longs de gros calibres de 120 et de 150 m/m, et d'obusiers de 210 m/m. Dans l'isthme de Boulair, trois forts importants forment une ligne d'arrêt contre l'ennemi qui tenterait de s'emparer de la presqu'île de Gallipoli en venant du côté de terre.

En outre, des lignes de mines sous-marines ont été mouillées dans les parties les plus étroites du détroit.

Pour vaincre ces moyens de protection et même d'attaque, les flottes alliées possèdent d'abord contre les mines des dragueurs chargés de les détruire, et, contre les forts, plusieurs bâtiments dont quelques-uns sont tout récents comme le cuirassé anglais *Queen Elisabeth*, de 27.500 tonneaux, possédant huit canons de 381 m/m disposés en quatre tourelles axiales superposées aux extrémités du navire, et de seize canons de 152 m/m. Les canons de 381 m/m lancent des projectiles de 540 kilogrammes.

Ce bâtiment formidable est protégé par une ceinture cuirassée dont l'épaisseur varie de 343 m/m au centre du navire jusqu'à 254 m/m aux extrémités, où les formes fuyantes de la coque rendent l'action des projectiles moins efficace.

La marine française est représentée aux Dardanelles par plusieurs cuirassés de type ancien, mais de bonne valeur encore, tels que le *Gaulois*, de 12.000 tonneaux, armé de quatre canons de 305 m/m accouplés deux par deux dans des tourelles situées à l'avant et à l'arrière, et de dix canons de 138 m/m placés dans des casemates cuirassées.

La défense du *Gaulois* est constituée par une cuirasse en acier cimenté harwayé, allant de 0 m. 60 au-dessus de la flottaison et de 1 m. 40 au-dessous et ayant une épaisseur, au centre du navire, de 400 m/m et de 250 m/m aux extrémités.

Sur toute sa longueur, il existe un pont blindé et un pont pare-éclats ayant respectivement 90 m/m et 40 m/m d'épaisseur.

Ces cuirassés ont, en outre, un armement de petites pièces de 76 m/m pour les anglais, et de 100 m/m et de 47 m/m pour les français.

Comme on le voit, ce sont là vraiment des forteresses flottantes qui ont l'avantage, lorsque la mer est libre et ne cache pas de mines surnoises, de rechercher les positions propices pour détruire les ouvrages ennemis et de constituer un but mobile; par contre, il faut signaler cet inconvénient, c'est que le tir des canons de marine sera moins précis que celui des canons de terre, car dans le premier cas la plate-forme de tir est moins stable et les poudres qui, souvent, à bord, ont subi des températures élevées, n'ont pas une valeur balistique constante, ce qui modifie la portée du canon et, par suite, la justesse du tir.

FORTIFICATIONS D'AUTREFOIS

Le système de fortification de jadis, dont le but était de défendre l'entrée des villes aux troupes ennemies, a été transformé au fur et à mesure que l'artillerie se perfectionnait. Les murailles des anciens châteaux-forts féodaux ne purent résister aux boulets de fer et de fonte de l'artillerie de Charles VII. Plus tard, fondus en bronze et devenus ainsi plus légers, les canons purent être transportés sur les champs de bataille. C'est lors des guerres d'Italie de 1494 qu'ils firent leur apparition, en détruisant les murs jusqu'alors presque invulnérables des places fortes de l'époque.

Après ces guerres, les premiers ingénieurs militaires durent étudier et construire de nouvelles fortifications capables de résister aux effets de l'artillerie constamment en progrès. De cette époque date la lutte entre la défense et le canon, lutte poursuivie de nos jours entre la cuirasse et l'artillerie.

On vit apparaître les *bastions* qui remplacèrent les tours crénelées des anciennes murailles et qui, en débordant des murs des fortifications, permirent de lancer des projectiles sur les assaillants intrépides qui essayaient de s'approcher de trop près.

Vauban, dont la science militaire illustra le règne de Louis XIV, imagina les plans complexes et savants, connus sous le nom de *tracés bastionnés*, qui furent encore développés plus tard et conduisirent aux fortifications du XIX^e siècle.

Du temps de Vauban, la protection des places fortes était assurée par une enceinte *a, a*, (fig. 1) construite avec des murs épais et solides munis de bastions pentagonaux *b, b*, dont les flancs étaient armés de canons; un fossé de plusieurs mètres de profondeur entourait l'enceinte. Ce fossé était doté de *caponnières* ou *coffres de contrescarpe* qui recevaient des canons pouvant tirer parallèlement aux murs du fossé; des remparts rendaient l'approche des assaillants plus difficile encore.

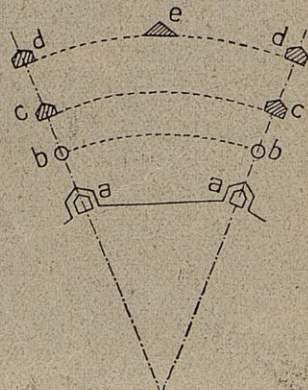


FIG. 1 — PLAN D'UNE ANCIENNE FORTERESSE

FORTIFICATIONS MODERNES

Mais au canon à âme lisse succède le canon rayé; c'est une révolution dans la balistique; la portée et la précision du tir sont augmentées; l'artillerie devient plus puissante; les projectiles peuvent exploser au moyen d'une fusée percutante; le tir plongeant ne rend plus indispensable la possession des crêtes et sommets; pour résister à ces nouveaux progrès, les fortifications doivent être bâties en murs bétonnés et protégées par des talus de terre.

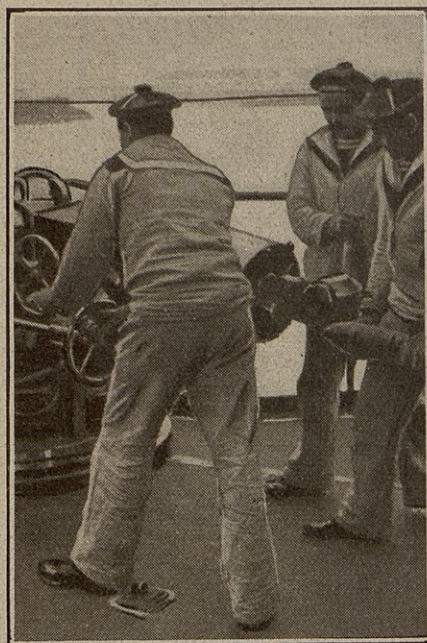
Plus tard, on construit des ouvrages avancés dotés d'une artillerie à longue portée qui oblige l'assaillant à s'étendre; des forts détachés sont établis jusqu'à 10 kilomètres de la place qu'il s'agit de défendre.

Dans les intervalles libres, les troupes de la défense pourront construire des tranchées, installer des barrages de fils barbelés ou tout autre genre de protection; ces troupes pourront évoluer entre les forts et se porter en masse sur les points critiques.

Cet ensemble de forts et de zones intermédiaires constitue un *camp retranché*.

Les perfectionnements de l'artillerie s'accroissant sans cesse, il devint alors nécessaire de faire évoluer aussi rapidement la conception des fortifications, qui seront désormais munies de blindages, tourelles et coupoles cuirassées. D'autre part, les forts deviennent plus nombreux et moins concentrés; ils sont placés dans les positions les plus favorables à la défense; entre des forts très importants trop éloignés, un fort intermédiaire plus faible pourra être intercalé, ou bien l'intervalle sera doté, comme il a été dit, de moyens de défense tels que talus, fossés, tranchées, fils barbelés.

Comme ceux d'Anvers, de Liège et de Namur, les forts de Bucarest sont construits en maçonnerie bétonnée, avec des voûtes consolidées et armaturées; les canons et magasins de munitions sont placés dans des



LE CHARGEMENT DU CANON

casemates dont les toits et les murs sont recouverts de plaques de blindage. Leur armement a quelque analogie avec celui des navires, car ces forts sont dotés de tourelles cuirassées enfermant les canons, et établies de manière à ne présenter aux coups de l'ennemi que des surfaces très réduites. Elles sont armées de canons de 155 à 210 m/m, longs de 25 à 28 calibres, c'est-à-dire de pièces dont la volée a une longueur égale à 25 ou 28 fois le diamètre du projectile.

Pour dérober la tourelle à la vue de l'ennemi, on imagine de l'*éclipser*, c'est-à-dire de la faire descendre au moment du chargement des pièces, dès le tir terminé.

Les tourelles employées en Allemagne ont généralement des toits de 0 m. 15 d'épaisseur en acier doux au nickel; la cuirasse est formée d'une partie sphérique et d'une partie cylindrique; le mouvement d'éclipse se fait automatiquement et il ne dure que deux secondes.

La manœuvre de la tourelle, pour le pointage en direction, se fait à bras ou électriquement; le pointage vertical est obtenu à l'aide d'un secteur commandé par engrenage; les projectiles et gargousses sont amenés de la plate-forme inférieure correspondant aux magasins de munition à l'aide de bennes hissées par des treuils mus à bras ou électriquement.

Les forts modernes ont été dotés d'une usine électrique destinée à fournir l'énergie pour la manœuvre des appareils militaires, pour l'éclairage intérieur, et enfin pour alimenter les projecteurs électriques destinés à éclairer les alentours du fort en prévision d'une attaque de nuit.

La *ligne principale de défense* est constituée par l'ensemble des défenses dont les forts importants occupent les points saillants.

Ainsi, dans les Dardanelles, l'isthme de Boulair constitue une ligne principale de défense comprenant trois forts; les forts Sultan au milieu, Napoléon au nord et Victoria au sud; entre ces forts sont disposées des défenses dans le genre de celles que les Allemands ont utilisées à profusion dans la guerre actuelle: tranchées, fils barbelés; des batteries peuvent recevoir de l'artillerie de gros calibre, enfin le terrain peut être préparé pour que l'infanterie puisse avoir des positions de combat les plus favorables possible.

FORTS D'ARRÊT

En dehors de la ligne principale de défense, on installe des forts d'arrêt susceptibles de se défendre eux-mêmes, sans aucun secours; c'est le cas des forts de Troyon, du camp des Romains et des Paroches dont on connaît le rôle important joué dans la guerre actuelle.

L'armement principal est constitué par des canons longs de gros calibre, sous tourelles à éclipses et sous casemates cuirassées, placées, dans ce dernier cas, de manière à effectuer un tir indirect au-dessus de l'horizon; ce tir indirect nécessitait, autrefois, des observatoires élevés et cuirassés, mais, aujourd'hui, l'emploi des avions permet de régler le tir sans compliquer davantage la construction et la défense des forts.

La défensive propre du fort est constituée par des canons à tir rapide sous tourelles à éclipses, complétés par des mitrailleuses et par les feux de l'infanterie.

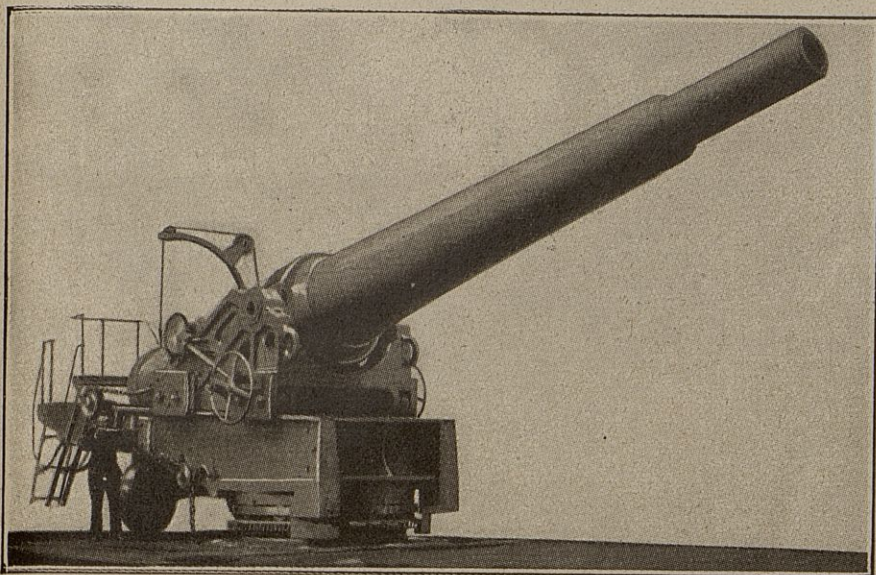
Les rives des Dardanelles et la presqu'île de Gallipoli sont défendues, d'après l'exposé que nous venons de faire, non seulement par des forts, mais aussi par des batteries rasantes installées sur divers points; elles n'ont pas l'endurance des fortifications construites selon les règles de l'art moderne.

Dans la lutte entre les nouveaux projectiles de l'artillerie moderne et la cuirasse constituée par la construction des forts, il n'y a pas de doute, ce sont les premiers qui ont eu et qui auront encore la victoire.

Les exemples de Liège, Namur, Anvers sont là, très probants; ils seront bientôt confirmés par la chute complète des forts des Dardanelles qui ont à se défendre contre l'artillerie la plus puissante qu'il soit, celle de l'artillerie des cuirassés de la flotte franco-anglaise.

ARTILLERIE DE MARINE

A bord des bâtiments de guerre, l'artillerie a fait des progrès plus rapides qu'à terre. Les gros canons sont enfermés par paires dans des tourelles cuirassées, et la marine française comprend, dans le programme naval dont la mise en chantier a été votée, des cuirassés de 29.000 tonnes, armés de tourelles ayant chacune quatre canons de 343 m/m.



CANON DE 150 m/m POUR LA DÉFENSE DES CÔTES

Les cuirassés anglais ont des tourelles barbettes avec chambres-relais dans lesquelles les munitions attendent leur tour de chargement, à l'abri de tout incendie que pourraient allumer des flammèches sortant de la pièce, à l'ouverture de la culasse. La rotation de la tourelle est commandée par des moteurs hydrauliques; les monte-charges qui amènent les munitions des soutes à la tourelle sont hydrauliques ou électriques.

Les canons de 30 centimètres des cuirassés français ont 45 calibres de longueur d'âme et lancent des projectiles de 440 kilos contenant une charge d'explosif de 123 à 142 kilos. Ils sont enfermés par paires dans des tourelles fermées, à tube-pivot, et ne comportant pas de chambres-relais.

La pièce est reliée à l'affût par un berceau ou cylindre creux en acier moulé portant des glissières qui guideront le canon dans son recul.

AFFÛTS A BERCEAUX

Les berceaux à tourillons sont en acier moulé; ils portent les freins et le récupérateur à air comprimé qui assure la rentrée en batterie de la pièce après le tir.

Une bague en acier moulé est fixée à l'arrière du canon; elle est garnie de plomb pour équilibrer l'ensemble du canon-berceau, par rapport aux tourillons de ce dernier, et porte les attaches des tiges des freins et des récupérateurs.

Le berceau porte, en outre, l'appareil de manœuvre de la culasse (électrique et à bras), ainsi que le refouloir à chaîne avec son moteur électrique.

POINTAGE EN HAUTEUR

Le pointage en hauteur de chaque canon comporte un moteur électrique actionnant, par l'intermédiaire d'un appareil Janney (transformateur hydraulique de vitesse et de rotation) et par une transmission par engrenages, une vis attelée directement au berceau. Le moteur électrique est mis en route, l'appareil Janney étant au zéro, et tourne à une vitesse sensiblement constante.

Les variations de vitesse, les changements de sens et les arrêts sont obtenus par le Janney qui est commandé par le pointeur en hauteur au moyen d'un volant; éventuellement, ce volant peut servir à la manœuvre à bras du pointage en hauteur; des manchons d'embrayage sont disposés en conséquence.

Les deux pièces de chaque tourelle sont complètement indépendantes comme pointage en hauteur, mais des manchons d'embrayage permettent de jumeler les pièces et de les commander par un quelconque des moteurs électriques et son Janney, soit du poste de pointage correspondant, soit de l'autre, soit des deux simultanément.

Un levier à cliquets est prévu pour le relevage à bras du canon en cas de rentrées incomplètes en batterie de faible importance.

POINTAGE EN DIRECTION

L'appareil de pointage en direction comprend un moteur électrique actionnant, par l'intermédiaire d'un appareil Janney, d'une roue à vis sans fin et d'une friction, le pignon engrenant avec la circulaire dentée fixée à l'assise en tôle. Le moteur électrique est mis en route, l'appareil Janney étant au zéro, et tourne à une vitesse sensiblement constante.

Les variations de vitesse, les changements de sens et les arrêts sont obtenus

par le Janney qui est commandé à volonté de l'un quelconque des trois postes de pointage, au moyen de volants asservis disposés horizontalement.

Une manœuvre à bras, pour plusieurs hommes, est installée dans la chambre de tir, sur le côté droit de la tourelle.

Des dispositifs sont prévus pour ramener automatiquement l'appareil Janney au zéro, aux fins de course de la tourelle.

APPAREIL DE VISÉE

Dans l'axe et sur l'avant de la tourelle se trouve le poste du pointeur en direction. De chaque côté se trouve le poste du pointeur en hauteur, ce poste comportant également un volant de pointage en direction.

L'appareil de visée en hauteur est fixé directement sur le tourillon du berceau.

Il est prévu pour chaque canon un parc de plusieurs coups complets disposés à l'arrière de la tourelle et dans la chambre-relais. Les gargousses sont sur la plate-forme et dans la chambre-relais.

Deux ventilateurs, placés dans la chambre de tir, un par canon, aspirent les fumées à l'aplomb des tranches de culasses.

Les soutes à munitions sont situées à la base du pivot de la tourelle; on amène les projectiles et les gargousses à l'aide de rails et de chariots sur des gouttières d'ouï, au moyen de refouloirs, ils sont placés dans les logements du monte-charge.

LE TIR INDIRECT

Quelques-uns des forts des Dardanelles ont été attaqués par des bâtiments de la flotte alliée postés du côté du golfe de Saros et effectuant un tir indirect, c'est-à-dire sans voir le but à détruire, mais connaissant sa position sur la carte.

Etant donné la position *A* du bâtiment par rapport à la tourelle *T*, on peut connaître, en mesurant sur la carte la ligne *AT*, la distance *D*; la hauteur *H* des collines au-dessus desquelles le projectile doit passer étant connue, il sera facile, par un calcul trigonométrique, de connaître l'angle de pointage positif qu'on devra donner au canon pour atteindre le but ennemi.

Il y a intérêt, afin d'augmenter le pouvoir destructif du projectile, à ce que l'extrémité de la trajectoire soit la plus normale possible à l'objectif à détruire; pour cela, le bâtiment sera le plus près possible de la côte; tant que l'angle de

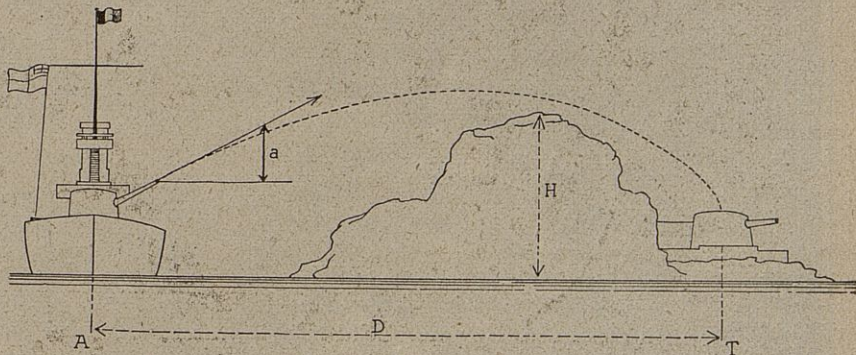


FIG. 2. — LE TIR INDIRECT

chute reste inférieur à 45°, le tir est dit plongeant; au delà, on a le tir vertical. Les avions indiqueront les rectifications à faire après le tir d'essai.

Pour viser de la tourelle sans apercevoir la cible, le pointeur, à l'aide de la lunette de visée, réglera la position de la pièce d'après l'angle déterminé par le calcul.

C'est par ce procédé de *tir indirect* que les bâtiments alliés, à l'abri des coups de l'ennemi, ont pu détruire une partie des pièces du fort de Boulair.

LE PROJECTILE VAINCRA LA CUIRASSE

Il est certain qu'une fois de plus le canon aura raison du système défensif des forts et de leurs cuirasses, et qu'un beau matin de printemps la flotte alliée arrivera devant Stamboul — *Stamboul la bien gardée* — comme disent fièrement les Turcs.

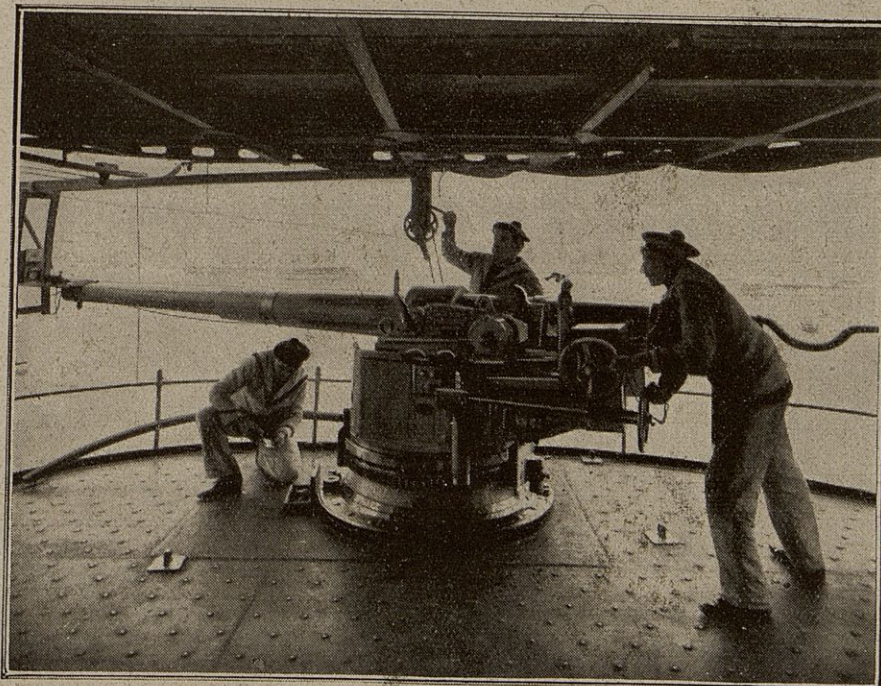
Stamboul à l'aspect majestueux, baignée dans sa brume rose, s'éveillera étonnée devant ces canons menaçants portés par des bâtiments de guerre qui battent pavillon de France et d'Angleterre.

Peut-être quelques-uns des très vieux Turcs, qui habitent près des saintes mosquées, se rappelleront du jour — loin derrière de 56 ans — où flottaient devant Constantinople les mêmes pavillons de France et d'Angleterre pour défendre l'intégrité de la patrie ottomane.

Mais, hélas! il sera trop tard! Pour s'être livrés à une nation de sang et d'épouvante qui a forfait à l'honneur, eux, les vieux Turcs comme les jeunes

il leur faudra fuir la douceur et le charme de la vieille cité; il leur faudra dire adieu aux mosquées que leurs yeux ne quittaient jamais; il leur faudra abandonner les tombeaux des saints, les turbés encadrés de faïence où ils venaient chaque soir, pieusement, allumer des *bougies* pour veiller ces morts très anciens et toujours vénérés.

C'est vers la terre d'Asie qu'ils s'en iront pour toujours, et lorsque leur regard se tournera vers le profil majestueux de la ville aux mosquées, depuis Eyoub qui possède la fameuse mosquée gardienne du Marteau et du Sabre du Prophète, jusqu'au palais du vieux Sérail aux cyprès toujours verts, alors ils sauront combien ils ont été trompés et dupés, mais, hélas! il sera trop tard.



LE POINTAGE D'UN CANON DE 100 m/m A BORD D'UN CUIRASSÉ

HARDI ! LES GARS, NOUS Y SOMMES !



LEVEN & LEMONIER

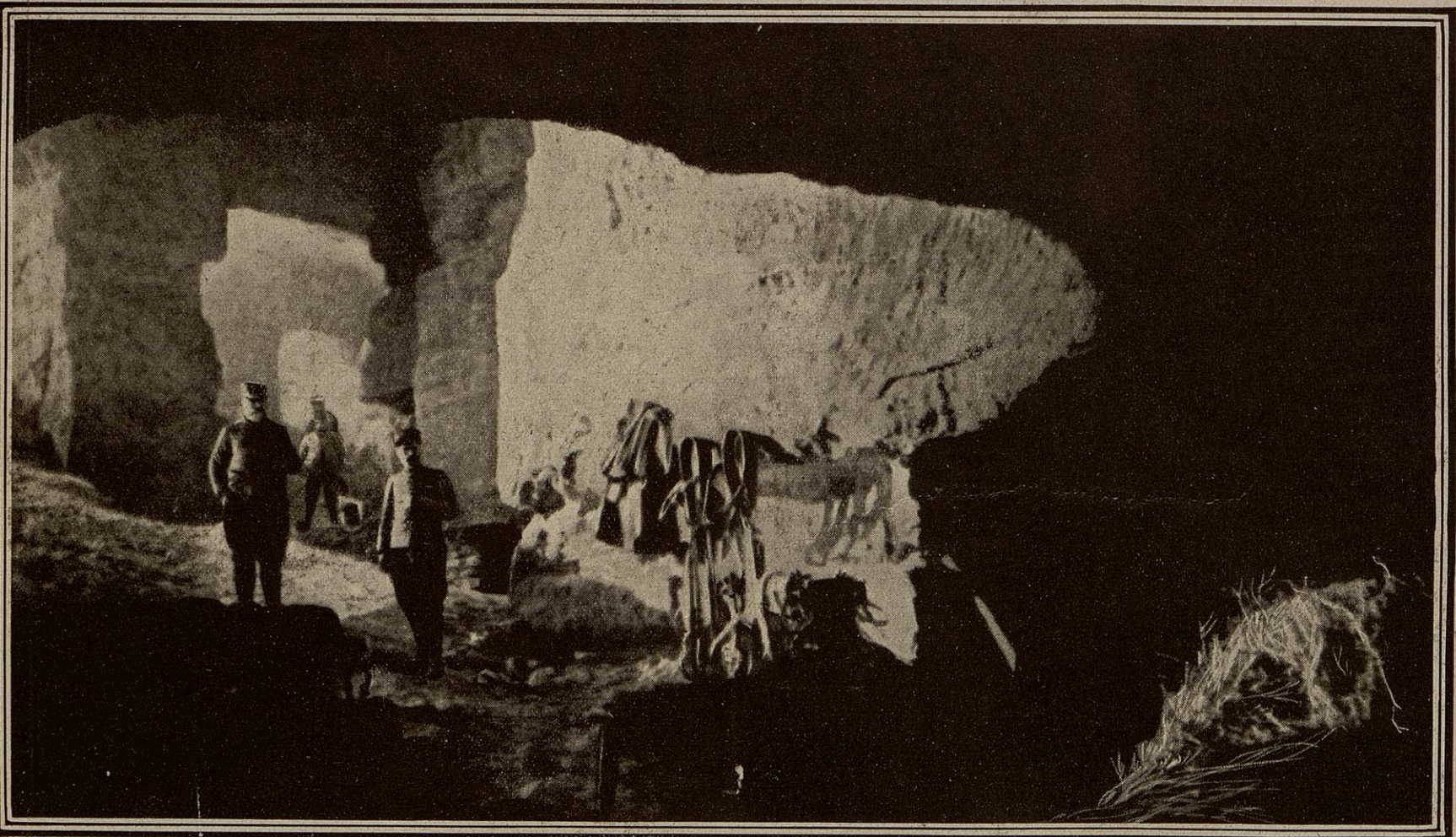
Dessin de LEVEN et LEMONIER.

Après quatre assauts infructueux, nos troupes, dans un irrésistible élan, enlèvent à la baïonnette le village de Vauquois où les Allemands s'étaient retranchés

DANS LES CARRIÈRES

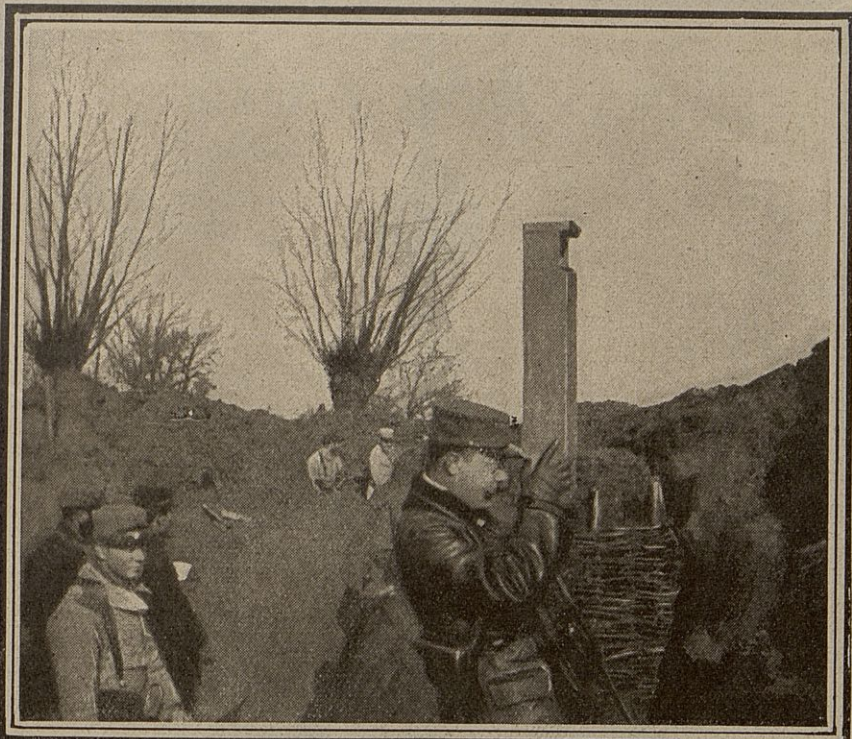


Les Allemands ont su tirer parti des carrières du Soissonnais pour y établir des dépôts de vivres et de munitions et s'y réfugier à l'abri de nos balles et de nos obus ; certaines de ces carrières avaient même été organisées pour cet objet avant la guerre. Nos troupes se servent également des galeries souterraines qui se trouvent sur le front.



Dans une carrière profonde, que dissimule un bois de sapins, ont été installés les services d'une de nos batteries de campagne ; la forge, l'atelier de réparations, les chevaux même s'y trouvent complètement protégés contre les marmites des Boches ; les hommes et les officiers viennent y prendre le repos nécessaire après les longs combats d'artillerie.

DANS LES TRANCHÉES



L'accident dont viennent d'être victimes les généraux Maunoury et de Villaret montre le danger que courent les observateurs dans les tranchées ; pour y parer, on se sert de ce périscope, mal dénommé puisqu'il ne permet de voir que dans une direction.

Un système de glaces et de prismes permet à l'officier de regarder en avant de sa tranchée et d'observer, sans danger d'être blessé par une balle, les mouvements de l'ennemi ; il voit ainsi la préparation d'une attaque et peut ordonner les dispositions nécessaires.

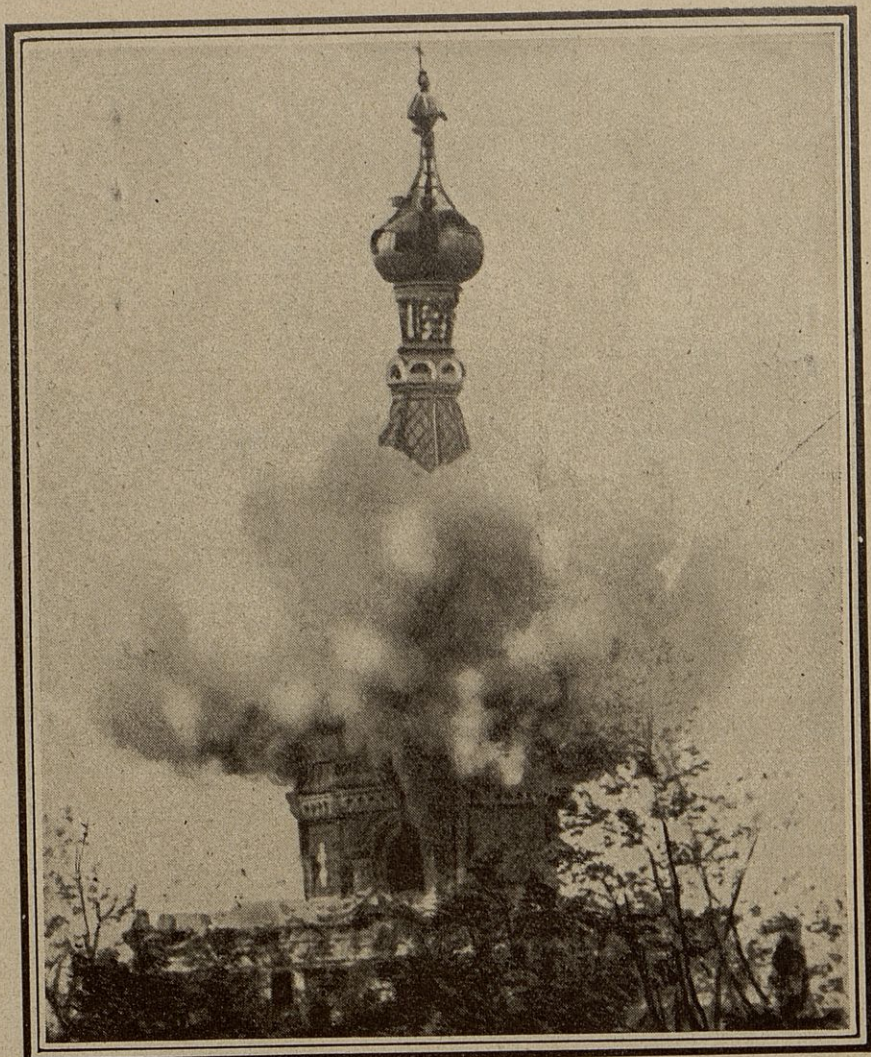


Le périscope de tranchées, dont nous donnons ici la photographie, est assez rudimentaire ; il en existe maintenant de plus perfectionnés ; tel qu'il est, cependant, il rend les plus grands services à nos soldats et à leurs chefs.

ÉLÈVES DES ALLEMANDS



Pour honorer la mémoire de leurs soldats morts au cours de la guerre contre les Turcs, en 1877-1878, les Russes avaient élevé une église de style moscovite aux environs de Constantinople.



Sous le prétexte que le clocher de cette église servait aux Russes pour la télégraphie sans fil, les Turcs l'ont fait sauter il y a quelques semaines à peine.



Le bombardement a complètement rasé le clocher de l'église russe ; il n'en reste que le soubassement. S'ils ne peuvent en faire de bons soldats, les Allemands, par leurs exemples, ont fait des Turcs d'excellents destructeurs.

L'espionnage allemand⁽¹⁾

RÉVÉLATIONS D'UN ANCIEN AGENT
DU SERVICE SECRET

IV Espionnage militaire

(Suite)

Dans ses conversations avec ses amis, l'espion n'affecte pas une entière ignorance sur les questions militaires. Il manifeste même quelque intérêt à l'égard des exercices, des formations de troupes, fortifications, canons, etc., mais toujours de façon à donner l'impression qu'il n'en sait pas plus long sur ce sujet que le premier venu.

Comme tout autre commerçant de la ville qu'il habite, il discute volontiers la situation des affaires de ses concurrents, et s'il commet des erreurs dans ses indulgentes critiques, il s'en remet modestement, pour les corriger, au jugement de ceux qui ont plus d'expérience que lui.

A cette première source d'informations les agents de moindre importance viennent ajouter le tribut de leurs racontars. Si un nouveau canon doit être mis en place, l'espion en entend parler; si les effectifs de la garnison doivent être modifiés, il est au courant du fait. Tôt ou tard il parvient à connaître les détails domestiques de la vie des officiers.

Certain lieutenant aime trop à boire, tel capitaine à la passion des cartes; dans le premier cas, l'espion se fait un plaisir de tenir tête au lieutenant, le verre à la main, et, dans le second, il perd complaisamment son argent au jeu avec le capitaine. Il va de soi que cet argent qui est pris sur un crédit affecté à ces dépenses spéciales lui est remboursé en même temps qu'il reçoit son salaire mensuel.

On voit qu'avec l'aide de moyens aussi simples que ceux que nous venons d'indiquer, l'agent à poste fixe peut se procurer personnellement et autrement une somme considérable d'informations.

On peut objecter que la plus grande partie de ces renseignements pourrait être obtenue par des voies légitimes et sans frais pour le gouvernement allemand.

Cela est vrai, mais le système inauguré par Stieber se pique avant tout d'exactitude et n'est pas disposé à accueillir les bruits qui courent avant de les avoir consciencieusement contrôlés. C'est pour cela qu'il existe à Berlin tout un service chargé de cataloguer et de porter sur des fiches tous les renseignements reçus des postes fixes, qu'on rapproche, qu'on analyse, qu'on compare, jusqu'à ce qu'on ait obtenu la certitude la plus absolue sur leur exactitude.

Des rapports fréquents sont envoyés au quartier général sur le caractère et la vie privée de tel officier, ses tares, les bruits scandaleux qui courent sur lui, avec un luxe de détails dont l'intéressé est loin de se douter.

Si un officier laisse soupçonner qu'il serait accessible à la corruption, on s'assure du fait. Si la femme d'un autre donne prise au chantage, on en profite immédiatement pour exiger comme prix du silence, dans tous les cas, les renseignements qui sont en la possession du mari.

Les informations topographiques fournies ainsi comprennent tous les détails relatifs à la nature et à l'état des routes, aux lignes télégraphiques, ponts, profondeur des cours d'eau, position des gués, emplacement et plan de tous bâtiments et fermes, approvisionnement en fourrage et vins, nombre de chevaux disponibles, tous les renseignements enfin susceptibles d'être d'une utilité quelconque.

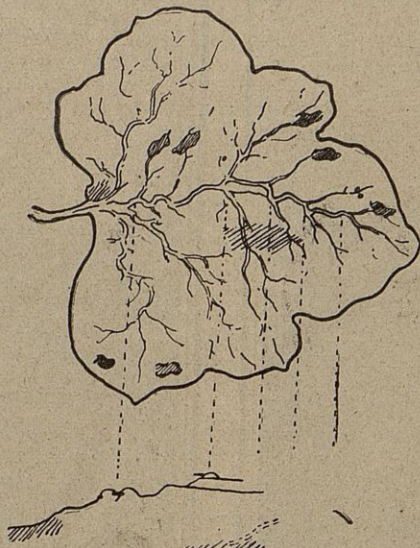
Les cartes d'état-major réunies entre les mains des officiers allemands sont de véritables merveilles. Tout y est porté, depuis la plus insignifiante bicoque ou barrière et le moindre bouquet d'arbres, jusqu'à la plus petite particularité du paysage, et c'est avec l'aide de ces cartes que la marche sur Paris, en 1870, a pu se poursuivre sans aucune hésitation.

C'est enfin de la même manière, et grâce au concours des agents à poste fixe, que l'invasion de la Belgique par la Prusse et la marche sur Paris, qui s'attendaient à être triomphale, ont été préparées depuis nombre d'années, suivant un plan où tout avait été si bien prévu qu'il semblait n'y avoir rien manqué.

L'entrée des Allemands à Bruxelles, où 700.000 hommes pénétrèrent sans la moindre confusion dans une ville qui leur était inconnue, a été décrite comme un véritable triomphe d'organisation militaire.

Pourtant le mérite n'en revient pas aux généraux, mais bien aux agents secrets de l'espionnage qui avaient travaillé activement depuis de longs mois à préparer la voie à ce succès de l'armée.

Les officiers n'eurent qu'à suivre de point en point les instructions détaillées qui leur avaient été données par le bureau central du service secret à Berlin.

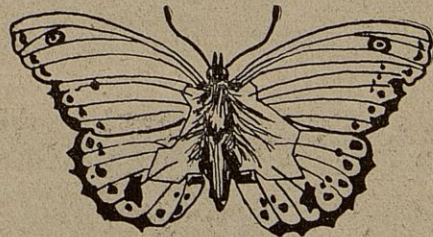


Indique le terrain mort, terrain inculte où il y a un abri contre le feu.
Indique les endroits où de gros canons sont montés, si le signe se trouve sur le tracé d'une veine.
Indique des mitrailleuses.

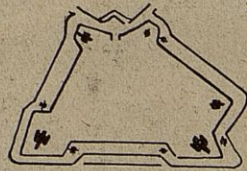
CORRESPONDANCE D'ESPION ALLEMAND

Le plan de l'entrée à Paris avait été préparé avec autant de soin. Chaque régiment de l'armée d'invasion avait ses quartiers assignés d'avance. Chaque officier savait exactement la place qu'il devait occuper et le rôle qu'il devait jouer, et chaque pas du défilé dans la capitale française avait été réglé en détail par les agents à poste fixe allemands. Cela avait été d'autant plus facile à ces derniers que, depuis de nombreuses années, ils habitaient le nord de la France et Paris même, sous les dehors de paisibles citoyens.

Des rapports sur l'occupation de villes françaises par les troupes allemandes, et même des photographies du théâtre de la guerre ont attiré l'attention sur différentes maisons où on a pu lire cette inscription à la craie : « Maison à épargner. »



Les marques faites sur les ailes indiquent la forme de la forteresse et l'emplacement des canons.



Canons de forteresse
Canons de campagne
Mitrailleuses

CORRESPONDANCE D'ESPION ALLEMAND

Il n'y a pas de doute que, dans beaucoup de cas, cette recommandation ait eu pour but de reconnaître le bon accueil inattendu qu'avaient reçu les soldats allemands, mais, dans d'autres cas tout aussi nombreux, elle indique que la maison en question était le domicile d'un agent à poste fixe que les officiers allemands vinrent trouver, dès leur entrée dans la place, pour en obtenir tous les renseignements possibles sur les ressources de la ville ou du village et les mouvements de l'ennemi.

On a dit, et non sans apparence de raison, que l'espionnage perd toute sa valeur dès que les armées entrent en campagne, puisque le rôle de l'espion consiste seulement à préparer les hostilités, et que lorsque la guerre a commencé c'est la force des armées en présence qui décide du succès.

Cependant ceci n'est pas exact lorsqu'il s'agit de l'espionnage militaire allemand. Dans beaucoup de cas, les agents à poste fixe sont établis depuis si longtemps dans l'endroit qui leur a été assigné, qu'aux yeux des autres habitants, ils font partie intégrante de la vie du pays.

Ils peuvent donc y rester sans éveiller le moindre

soupçon, et ils se trouvent ainsi à même de fournir à leurs chefs des détails précieux sur les mouvements des troupes ennemies.

Pour faire parvenir ces renseignements, ils emploient des moyens souvent primitifs, mais toujours ingénieux. Les pigeons voyageurs, par exemple, mais seulement dans une certaine mesure. Même ils ne dédaignent pas de copier les procédés des anciens Peaux-Rouges, les plus parfaits espions qui aient jamais existé.

C'est ainsi qu'ils signalent les événements en changeant des pierres de place, en tailladant l'écorce des arbres, en brisant des branches, et de cent autres façons aussi peu susceptibles d'être découvertes et d'attirer l'attention. Cela ne les empêche pas, d'ailleurs, de recourir à des procédés plus scientifiques, comme celui des signaux optiques à l'aide d'une lampe.

En somme, l'espionnage militaire allemand forme une partie très efficace et très redoutable de la puissance militaire allemande, aussi bien avant qu'après l'ouverture des hostilités. Evidemment sa valeur décroît jusqu'à un certain point lorsque l'action est engagée, et, dans une bataille en cours comme le long de la ligne de la Meuse et de la ligne de l'Aisne, il n'a, pratiquement, aucune utilité; mais dans le cas d'une avance des troupes allemandes, il est inestimable, à cause des renseignements qu'il peut donner sur la nature du pays et les mouvements de l'armée en retraite.

V

Espionnage naval

La pratique de l'espionnage naval ressemble beaucoup à celle de l'espionnage militaire. On exige toutefois, de l'espion naval, qu'il soit un homme encore plus intelligent et d'une culture plus raffinée que son confrère militaire.

Les missions qu'on lui confie, en effet — on a pu le voir par les quelques cas venus à la connaissance du public — comportent une plus grande responsabilité, et c'est pourquoi il est toujours lesté de fonds plus considérables pour mener à bien sa tâche.

C'est un fait intéressant à noter que, depuis de nombreuses années, des officiers et des agents du service naval allemand ont été employés sur toute la côte est d'Angleterre à relever des plans extrêmement détaillés de villes et d'ouvrages fortifiés.

L'exactitude de ces plans est continuellement contrôlée par de nouveaux agents de l'espionnage naval qui refont consciencieusement le travail et le mettent à jour.

C'est ainsi que tous les changements dans les bâtiments, la construction des routes et des ponts, et, autant que possible, les travaux exécutés à l'intérieur des fortifications, sont soigneusement notés sur les cartes à Berlin.

Non pas que ces renseignements soient d'une grande valeur immédiate, mais c'est le principe de la direction centrale du service secret, que le détail le plus insignifiant vaut la peine d'être enregistré, et qu'on doit recueillir toute information sans s'occuper du profit direct à en tirer sur l'instant, mais en vue de l'utilité qu'elle pourra avoir par la suite.

L'adoption de ce principe implique une somme énorme de travail pour contrôler et classer la quantité de renseignements recueillis, mais sans aucun doute il n'a pas peu contribué à assurer les succès que les armées allemandes ont remportés sur terre et sur mer.

Le travail d'espionnage naval est réparti entre les agents à poste fixe qui exercent une surveillance étroite sur les ports et arsenaux maritimes, et les autres agents qui opèrent sur la mer même, que ce soit en temps de paix ou en temps de guerre.

En temps de paix, un chalutier à l'allure tout à fait inoffensive, ou un yacht particulier, sont d'une grande utilité pour faire des sondages, reconnaître les passes, et même s'assurer de la position exacte des mines sous-marines employées à la défense du port, et dont l'explosion est provoquée par un contact électrique avec la terre.

En temps de guerre, les services rendus par ces petits bâtiments sont encore plus appréciables. Les rapports qui ont été faits sur la destruction de trois croiseurs anglais coulés par une attaque sous-marine allemande sont unanimes à affirmer la présence d'un chalutier dans le voisinage immédiat de l'endroit où l'engagement s'est produit.

On a pu savoir, de la façon la plus formelle, que ce chalutier n'était pas un bateau anglais et que, par conséquent, il y a les plus fortes raisons de présumer que son rôle consistait, soit à donner aux sous-marins les indications qu'ils n'auraient pas pu se procurer eux-mêmes, soit à les cacher aux regards pendant leur approche des croiseurs.

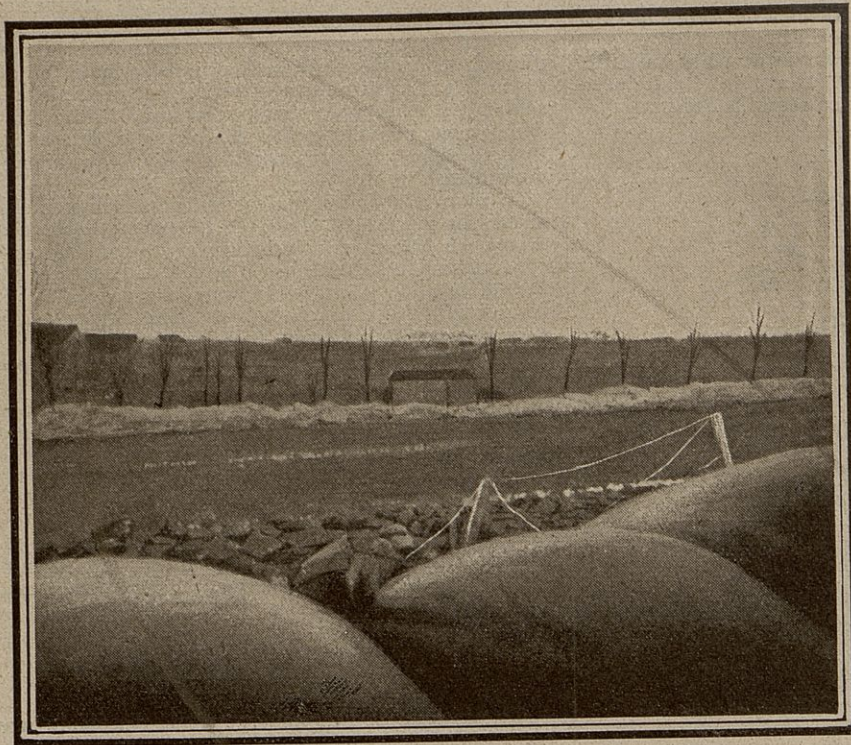
Quoiqu'il n'y ait pas de preuves absolues de cette hypothèse, il saute tellement aux yeux qu'elle est l'expression même de la vérité, qu'il n'est personne à qui l'on fera croire que le bateau en question n'était qu'un simple chalutier occupé à sa besogne habituelle et légitime.

(A suivre.)

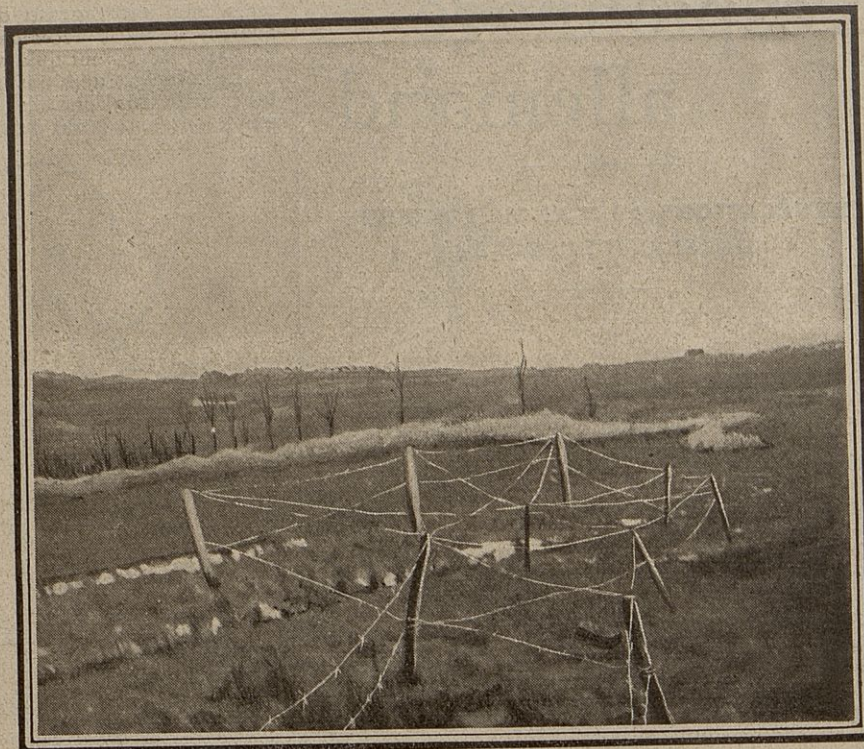
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR A. LE GAY.

(1) Voir les numéros 19, 20, 21 et 22 du *Pays de France*.

EN BELGIQUE



Cette photographie a été prise dans une tranchée de première ligne ; l'opérateur a passé son appareil au-dessus des sacs de sable qui forment le parapet de la tranchée ; on est à soixante-dix mètres à peine des tranchées ennemies. Dans cette région, l'armée belge accentue chaque jour ses progrès.



Cette seconde photographie a été prise de la même tranchée, mais un peu de côté ; on voit le réseau de fils de fer barbelés qui défend les approches ; au loin, les premières maisons d'un village encore occupé par les Allemands et au-devant desquelles se trouvent leurs tranchées de seconde ligne.



Ce que l'on voit de la tranchée quand on se retourne : des lacs, des canaux, d'anciennes tranchées maintenant remplies par les eaux ; il a fallu établir des passerelles pour pouvoir circuler dans ces régions inondées. Au loin, les maisons de la ville que les Allemands continuent à bombarder.

Les Trois Diables-Bleus

PAR

JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE PREMIER

LA BATTERIE FANTÔME



flanc du mont, sur la lisière du bois de sapins, d'où l'on voyait les ruines fumantes du village Le Chival tacher de noir le fond vert de la vallée, la 2^e compagnie du ...^e bataillon de chasseurs alpins s'aligna vivement sur deux rangs de profondeur.

Dans les précédents combats, la 2^e avait perdu le tiers de son effectif, son capitaine avait été tué; elle était maintenant commandée par son premier lieutenant, officier de réserve versé dans une formation d'active, chef adoré de tous ses hommes parce qu'il était le meilleur et le plus terrible de tous les alpins, les *Diables-Bleus* du front des Vosges.

Il s'appelait Jacques Fortas et il exerçait, en temps de paix, la profession d'ingénieur A.-E.-M. Il était grand, sec, large d'épaules, avec une belle tête martiale aux yeux noirs et au nez aquilin; il avait trente ans.

Dès qu'il vit les hommes bien alignés, il se planta devant eux, et de sa voix mâle, calme, que tous entendirent dans le silence de ce beau crépuscule d'hiver :

— Mes amis, dit-il, j'ai besoin de douze diables, cette nuit. Il s'agit de découvrir la batterie fantôme. Qui vient avec moi ?

Ah! les alpins de la 2^e ne réfléchirent pas longtemps! Le chef avait à peine fini de parler que, d'un même mouvement, les deux files d'hommes firent un pas, puis un autre. Puis, chacun voyant que tous ses camarades avançaient, il y eut, sur le long des files, une fusée d'éclats de rire.

Au spectacle de cet élan où tous ses hommes se proposaient sans hésitation, Jacques Fortas eut un sourire, et ses yeux pétillèrent d'orgueil.

— C'est bien, dit-il. Vous êtes d'admirables gailards. Mais je n'en veux que douze. Je vais jeter douze noms. Ne soyez pas humiliés, ni jaloux; je dirai, au hasard, les premiers qui me viendront à l'esprit. Et soyez tranquilles, les autres auront leur tour demain ou après-demain.

Et vite, le lieutenant Fortas, qui était le vivant « répertoire nominatif » de l'effectif de sa troupe, prononça douze noms.

Tous les Diables-Bleus frémissaient d'une émotion violente... Chacun espérait s'entendre nommer.

Découvrir la batterie fantôme! Quelle gloire! Sans doute on risquait de ne pas revenir. Mais bah! mieux vaut mourir d'une balle pendant une chasse au Boche, en pleine action et sous le vaste ciel, qu'écrabouillé par une marmite dans le terrier d'une tranchée!... Et ceux qui reviendraient : quelle rare aventure à raconter aux copains!

Tous auraient crié, pendant l'appel héroïque :

— Moi! Moi! mon lieutenant!

Mais raides et dents serrées, ils se faisaient. Et chaque nom prononcé retentissait dans tous les cœurs, tandis que le bénéficiaire, fou d'orgueil et de joie, faisait trois pas en avant.

Et ils furent bientôt rangés, les douze, face à la compagnie et à la droite du lieutenant Fortas. Deux gradés, dans cette douzaine de diables-bleus, deux frères, Pierre et Lucien de Ciseran, le premier sergent, le second caporal, engagés volontaires le 4 août.

Pierre et Lucien connaissaient Jacques Fortas depuis trois ans; ils étaient les propriétaires de l'importante usine grenobloise où Fortas gagnait sa vie en qualité de sous-chef technique. La guerre, cette grande niveleuse, cette créatrice de morale en action, les avait faits les subalternes d'un homme qui, en temps de paix, était leur salarié. Mais ils ne voyaient en lui que leur chef militaire, admiré par tous comme un héros est admiré par des soldats; et il ne voyait en

eux que des soldats qu'il estimait parce qu'ils avaient gagné au feu galons de laine et galon d'argent.

Ne voyait-il pas autre chose en eux? N'étaient-ils vraiment pour lui que des « hommes » pareils à tous les autres? Et leur présence dans sa propre compagnie n'éveillait-elle pas en lui des sentiments que, sans leur présence, il eût pu croire endormis?... Et suffisait-il que les deux Ciseran n'eussent jamais parlé de leur sœur Adrienne, co-propriétaire de l'usine grenobloise, pour que Jacques Fortas ne pensât plus à cette adorable jeune fille qu'il avait toujours saluée avec une profonde et sincère émotion quand il la rencontrait dans les jardins et le parc séparant de l'usine le château de Ciseran?...

Mais, à cette minute, l'officier paraissait tout entier possédé par son devoir militaire.

— Déposez vos sacs! ordonna le lieutenant Fortas. Remplissez gourdes et cartouchières. Nous partirons dans dix minutes.

Le chef de bataillon était d'ailleurs au courant de la chose. Il l'avait autorisée, car la découverte de la batterie fantôme serait une action d'éclat aussi utile que glorieuse.

Glorieuse, parce que cette découverte ne se ferait pas sans péril, étant donné qu'il faudrait probablement pénétrer dans les lignes allemandes. Utile, parce que la batterie ennemie, dite « fantôme », en raison de ce que les avions n'avaient pas pu la repérer, faisait beaucoup de mal aux troupes françaises.



LE LIEUTENANT FORTAS ET SES DIABLES-BLEUS

Le lieutenant Fortas avait proposé d'aller la chercher. Les grands chefs avaient consenti. Donc, en avant!...

Et les douze diables, — juste treize avec leur chef, — après avoir serré les mains et encaissé des « Bonne chance », se mirent en marche au moment où le soleil se couchait, dans un ciel pourpre, derrière les collines noires du Haut-Mandray, au-dessus des ruines toujours fumantes du Chival.

On entendait le canon au nord; nos troupes devaient se battre encore entre Wissembach et Lesseux, vers Combrimont, contre les Allemands embusqués le long de la frontière d'Alsace. Et si l'on regardait bien, on pouvait voir, dans les ombres nocturnes, fulgurer au loin les éclatements des schrapnells.

A mille mètres, à l'est de la tranchée où s'était terrée leur compagnie, ils s'engagèrent sur la route qui, de Fraize et Plainfaing méandre par le col du Bonhomme jusqu'en Alsace et va ensuite aboutir à Colmar.

— Nous pouvons marcher sur la route jusqu'au premier ravin qu'elle enjambe, dit le lieutenant Fortas à Pierre de Ciseran. Là, le chemin tourne, et au delà du tournant se trouve une tranchée que les Boches ont creusée et occupée la nuit dernière.

— Comment le savez-vous? demanda le sergent étonné.

— J'y suis allé voir, répondit tranquillement l'officier. Nous tournerons la tranchée sur la gauche.

Les douze Diables-Bleus portaient le fusil au dos, en bandoulière. Ils avaient ordre de ne pas tirer, quoi qu'il advint. Si l'ennemi tirait, ils devaient se terrer, faire les morts. Et, en cas de corps à corps, ils ne se servaient que de la baïonnette, des poings, de la tête et des dents. Pas de bruit, pas de pétard : tel était le mot d'ordre.

On arriva bien vite au ravin, et c'en fut fini de la marche facile.

A la suite de Fortas et du sergent allant en tête, les

dix soldats se glissèrent hors du chemin, dans le ravin lui-même; le caporal Lucien de Ciseran formait, à lui seul, l'arrière-garde.

Et dans la nuit à peine éclairée par de rares étoiles, les alpins avançaient avec une prudence, une souplesse, une rapidité d'Indiens-Sioux allant surprendre le campement d'une tribu ennemie. D'une main sûre, ils écartaient les branches de sapins; sans bruit, ils rampaient sous les buissons et sur les pierres.

— Ecoutez! souffla le lieutenant pendant un arrêt.

Groupés autour de lui, les Diables-Bleus entendirent sur leur droite, un peu derrière eux, leur semblait-il, un sourd murmure cadencé, musical.

— Ce sont les Boches qui chantent, murmura un alpin.

— Qui fredonnent! rectifia Pierre de Ciseran.

Mais tous les cœurs battirent de joie, car tous les esprits comprenaient : on avait dépassé la première tranchée allemande.

— Les autres tranchées sont beaucoup plus sur la droite, dit le lieutenant à voix basse. Continuons à monter dans le ravin. A la hauteur du Bonhomme, nous trouverons un chemin qui mène à Luschbach. C'est dans les parages de ce chemin que doit être la batterie fantôme.

Tout en parlant, il avait consulté la boussole fixée, comme une montre, à son poignet.

Et il reprit sa marche de lion dans la nuit. Les douze suivirent. Ainsi, pendant une heure, ils progressèrent sans avoir fait une seule rencontre.

Mais soudain Fortas s'arrêta, se tapit.

Il échangea deux mots avec le sergent de Ciseran, deux mots que nul n'entendit, mais que tous devinèrent, car tous avaient vu. A dix pas, au-dessus d'eux, sur le bord de l'escarpement, une forme noire était debout contre un arbre mince, et cela se silhouettait sur le ciel nocturne, comme un personnage de théâtre d'ombres, casqué à la prussienne, avec la ligne caractéristique du fusil maintenu droit sur le sol par les mains appuyées au canon prolongé de la baïonnette.

Et tous comprirent que Pierre de Ciseran allait avoir l'honneur de fermer la bouche à ce veilleur, de supprimer cette sentinelle; et tous l'envièrent.

Ils virent le sergent s'assurer que le fourreau de sa baïonnette, relevé, était bien maintenu contre son flanc par le ceinturon. Et couchés, agenouillés, accroupis, immobiles comme des troncs d'arbres morts, ils le suivirent des yeux, le cœur battant d'une soudaine anxiété.

Pierre de Ciseran remuait en effet. Il remuait dans la direction de la sentinelle allemande. Dix mètres

à peine l'en séparaient, dix mètres d'un terrain escarpé, rocheux, hérissé de buissons. Progresser sur cette pente sans casser une branche sèche, sans faire crisser le feuillage ou rouler une pierre, c'était fou que de l'espérer! Et pourtant c'était ce que le sergent tentait, ce que ses onze camarades et leur officier auraient voulu, auraient pu tenter comme lui...

Qu'il trahit son rampement par le moindre bruit, et c'était le Boche en éveil, inspectant le ravin sombre, découvrant les choses noires nouvellement ajoutées aux roches et aux buissons connus; c'était le coup de feu dans le silence de la nuit, l'arrivée d'une troupe allemande, l'écrasement sous le nombre, la mort...

Mais aucun des Diables-Bleus ne pensait à cela.

Chacun se disait seulement :

— Va-t-il arriver jusqu'au Boche sans se trahir?... Et comment s'y prendra-t-il pour le zigouiller sans bruit?...

Et le sens très net de l'effroyable difficulté de l'entreprise les émouvait d'un intérêt passionné en même temps que d'une noble envie. Quel veinard, ce sergent! Les jolis coups, il n'y en avait que pour lui!...

Or, Pierre de Ciseran rampait sur la pente abrupte.

Déjà sa tête allait arriver aux pieds de l'Allemand, deux pas en arrière de l'arbre mince contre lequel la sentinelle s'appuyait du dos.

Les onze alpins et le lieutenant retenaient leur souffle et serraient les dents, anxieux à hurler!

Et soudain, comme très visiblement les mains du Diable-Bleu s'accrochaient à quelque chose au bord même du ravin, l'Allemand se détacha de l'arbre, leva la tête, renifla... Et il fit basculer son fusil dont la baïonnette jeta un éclair terne...

— Tonnerre! pensèrent les alpins frémissants. Il l'a vu!...

(A suivre.)

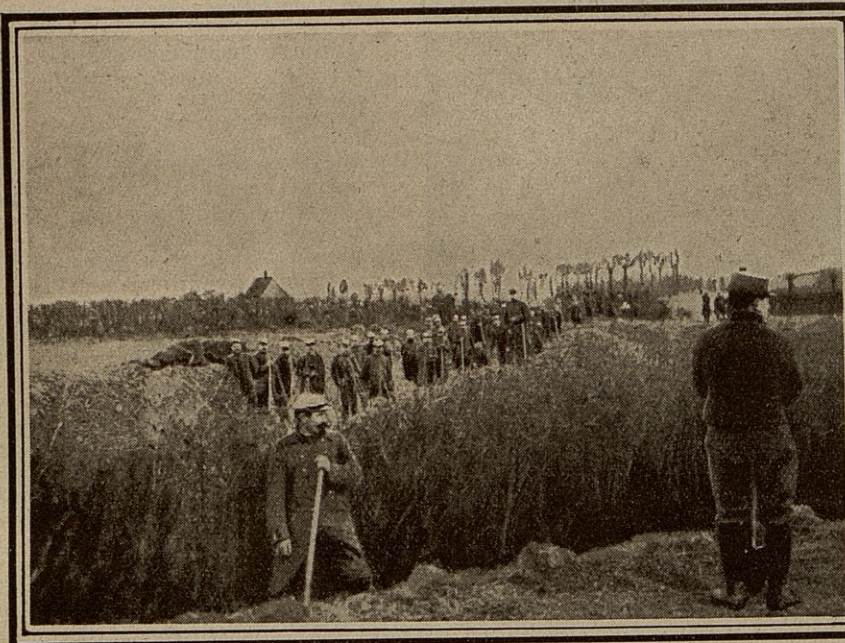
SUR LES DUNES DE LA MER DU NORD



Nos progrès et ceux de l'armée belge sont continus le long de la plage vers Ostende, malgré les difficultés que les troupes rencontrent sur les dunes de sable où les Allemands se sont retranchés.



Derrière cette haute dune qui forme une colline de sable, un convoi automobile s'est arrêté ; on y voit un autobus parisien qui ne paraît pas avoir trop souffert de ses déplacements.



Dans ces étendues de sable où nos fantassins, et surtout nos cavaliers, seraient si heureux de se battre à visage découvert, les Allemands se sont terrés dans des tranchées ; il faut faire comme eux.



L'armée anglaise a dû se résoudre également à creuser des tranchées ; ce travail ne plaisait pas non plus à nos alliés ; toutefois les « Tommies » se sont mis à l'ouvrage, malgré la neige.



Un régiment de zouaves au repos dans les dunes ; les faisceaux sont formés ; on attend avec quelque impatience le signal du départ ; car il tarde à nos braves zouzous de déloger les Boches de leurs trous.



Les fusiliers marins ont arrêté, à Dixmude, l'assaut de l'ennemi cinq fois supérieur en nombre ; leur brigade, durement éprouvée, a été reconstituée et ils ne demandent qu'à recommencer.

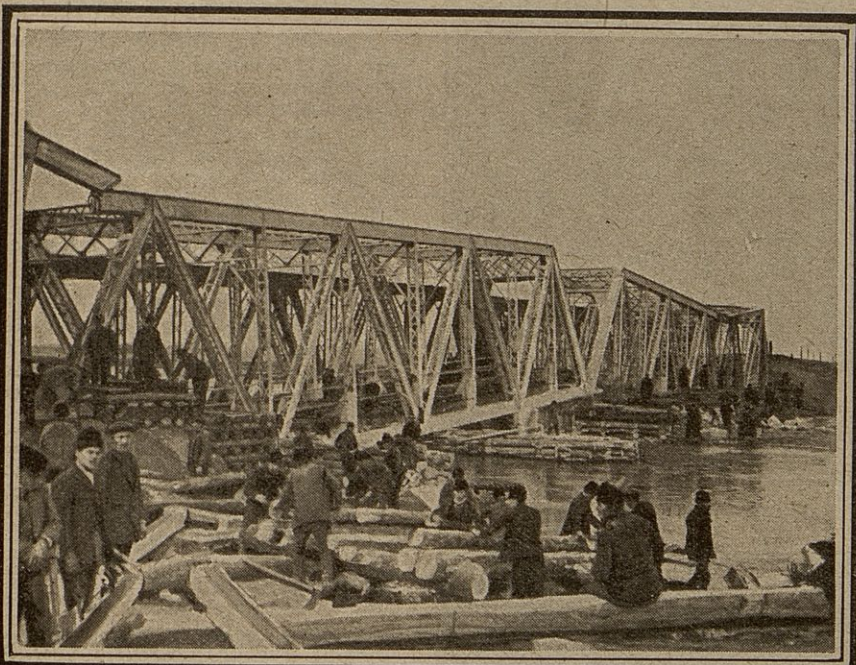
DANS LES PLAINES DE POLOGNE



Les charrois allemands ont complètement abîmé les routes de la Pologne centrale ; c'est ainsi que sur la route entre Lioubline et Krasnik, les convois russes s'embourbaient à chaque instant.



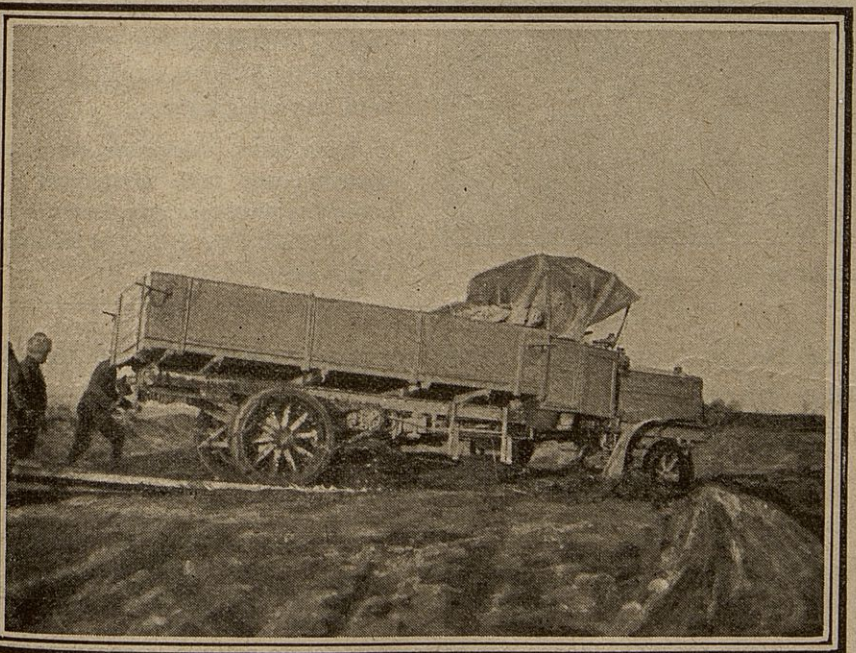
Mais les Russes se sont mis au travail ; sous la direction de l'ingénieur Gourbé, ils ont refait les chaussées détruites et les routes sont redevenues praticables pour les grosses voitures automobiles.



Dans leur retraite, les Allemands ont fait sauter les ponts et les voies des chemins de fer ; des équipes du génie de l'armée russe ont dû les reconstruire pour assurer la marche des convois.



Comme sur le front occidental, les Allemands font la guerre de tranchées en Pologne ; les Russes se sont vite adaptés à cette tactique ; voilà une forteresse qu'ils ont organisée en pleins champs.

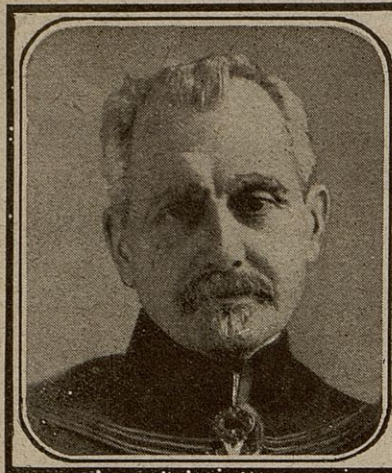


Chez les Allemands, tout doit être Kolossal ; voyez ce camion automobile qui transportait des canons ; il s'est embourbé, et les Russes s'en sont emparés.

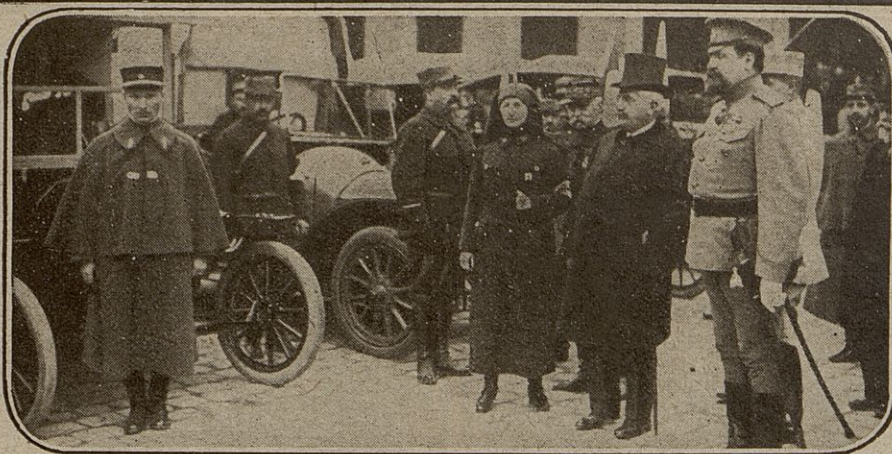


Dans ces régions, la température est extrêmement variable ; un jour c'est le dégel, le lendemain il gèle à pierre fendre ; aussi les transports se font-ils avec une extrême difficulté.

LES ACTUALITÉS



GÉNÉRAL MAUNOURY
grièvement blessé dans une tranchée



M. Millerand, Mme Iswolski et le colonel d'Osnobichine examinent
les ambulances russes offertes à l'armée française par nos alliés.



GÉNÉRAL DE VILLARET
blessé avec le général Maunoury

Sur le Front Russe

Quel nouveau plan le maréchal Hindenburg a-t-il conçu? A quelle manœuvre va-t-il employer les nombreux corps d'armée qu'il envoie d'un point à un autre du front russe avec une rapidité qui n'arrive cependant pas à déconcerter nos alliés? Les nouvelles officielles reçues du quartier général de l'armée russe n'ont donné aucune indication précise à ce sujet. Il semblait que les Allemands concentraient des forces imposantes vers Prasnysz pour recommencer une attaque qu'ils espéraient plus heureuse que la première; mais aucun événement ne s'est encore produit sur ce point.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les Russes, poursuivant leur offensive, ont dégagé toute la région voisine du Niémen de la présence de l'ennemi; l'armée de von Eichorn, battant en retraite, s'est trouvée par moments en fâcheuse posture; les cosaques ne lui laissent aucun répit; il a fallu lui envoyer des troupes pour renforcer sérieusement ses arrière-gardes, vers Suwalki. La place d'Ossowiec est toujours assiégée; mais il semble que le bombardement se soit considérablement ralenti, soit que l'artillerie russe ait eu l'avantage sur les batteries allemandes, soit que le corps d'armée assiégeant, menacé de flanc, prépare aussi sa retraite.

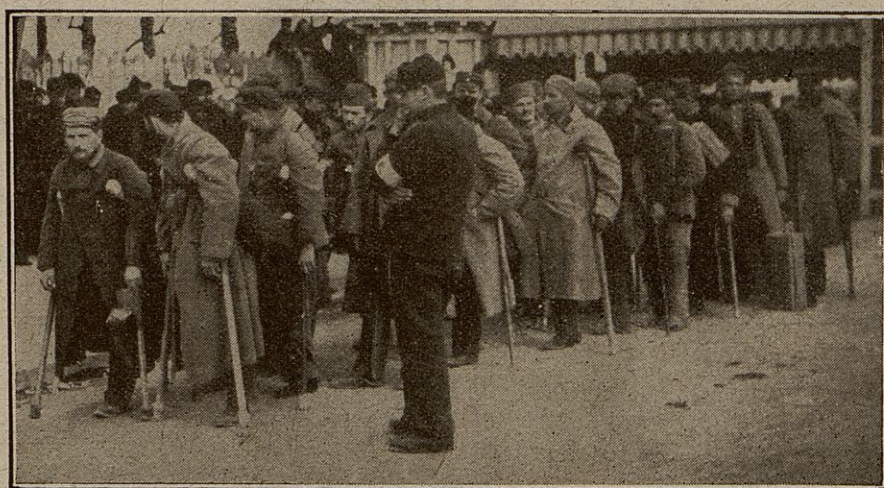
A la droite du Niémen, l'armée russe a de nouveau pénétré en territoire allemand, vers Memel; elle a refoulé les Allemands, leur prenant des canons, du matériel et de nombreux prisonniers.

La panique règne de nouveau en Prusse orientale; plus de trois cent mille personnes ont fui la province dont la situation économique est désespérée.

L'offensive du maréchal Hindenburg a été éphémère; la méthode as-



Voici un groupe de grands blessés français retour d'Allemagne.



Les grands blessés allemands partent de Lyon pour leur pays.

pirante des Russes en a eu encore une fois raison.

Plus au sud, les Russes ont progressé vers Plock, en repoussant toutes les contre-attaques ennemies.

Sur le reste du front en Pologne, la lutte s'est bornée à de violents combats d'artillerie.

Dans les Carpathes, des tourmentes de neige ont ralenti et même suspendu, en certains points, les opérations; les Austro-Allemands ont attaqué en vain; ils se sont brisés contre la résistance de nos alliés; tous leurs efforts pour dégager la forteresse de Przemysl sont stériles; la place est à la veille de succomber. En Bukovine, l'avance des Russes continue; les Autrichiens paraissent à bout de souffle.

Enfin, dans la région du Caucase, nos alliés ont infligé de nouvelles pertes aux Turcs, et ils ont complètement débarrassé le territoire persan des troupes ottomanes et des bandes kurdes.

La situation reste donc favorable à nos alliés, dont les forces vont être encore accrues, le mois prochain, par l'arrivée des 800.000 recrues de la classe qui vient d'être instruite.

NOS PHOTOGRAPHIES

Pour des raisons de défense nationale, dont l'autorité militaire est seule juge, nous ne désignerons plus les localités situées sur le front dont le "PAYS DE FRANCE" donnera les photographies.

Mais nous publierons en temps opportun une table analytique qui permettra plus tard aux lecteurs du "PAYS DE FRANCE" d'identifier toutes ces localités.

Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité; on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

Rassortiments et reliures du "Pays de France"

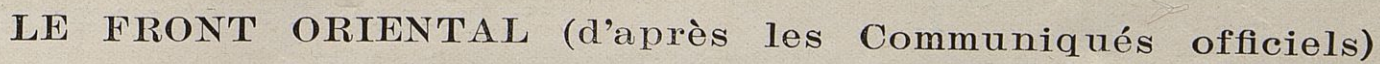
Nous sommes à présent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes de rassortiment des numéros du "Pays de France", à partir du n° 1.

En conséquence, ceux de nos lecteurs, à la collection desquels manqueraient certains numéros, peuvent dès maintenant se les procurer chez leur libraire habituel, au prix de 0 fr. 25 le numéro. Quant aux lecteurs habitant une localité où le "Pays de France" ne serait pas en vente, ils peuvent se procurer des numéros de rassortiment en nous les réclamant par lettre (joindre la somme de 0 fr. 30 par numéro, frais d'envoi compris).

Nous tenons en outre à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques en percaline chagrinée, avec titre or, spécialement établies pour contenir toute la collection d'une année du "Pays de France" (52 numéros), au prix de 3 francs la reliure, prise dans nos bureaux.

Pour recevoir franco par poste cette reliure « seule », il suffit de nous adresser une somme de 3 fr. 45 en un bon de poste.

Pour recevoir franco par colis postal cette reliure, « accompagnée de tout ou partie des numéros déjà parus », il suffit de nous adresser d'une part 3 fr. 60 (expédition en gare) ou 3 fr. 85 (expédition à domicile), d'autre part autant de fois 0 fr. 25 qu'on désire de numéros. (Adresser les mandats 2, 4, 6, boulevard Poissonnière.)



La Guerre en Caricatures



GUERRE DE TRANCHÉES

- Herr lieutenant ! J'ai fait un prisonnier !
- Eh bien ! amène-le !
- J'peux pas. Il n'veut pas me lâcher !